

L'HEUREUSE CONSTANCE

TRAGI-COMÉDIE

Jean de ROTROU (1609-1650)

1636

Texte établi par Paul FIEVRE, mai 2024

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2024.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

L'HEUREUSE
CONSTANCE
TRAGI-COMÉDIE

Par le sieur ROTROU

M. DC. XXXVI. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

À LA REINE

MADAME,

Après que Rosélie a trouvé une favorable entrée au Louvre, et dans Saint-Germain, et que de votre propre bouche vous m'avez fait l'honneur de me dire qu'elle était infiniment agréable aux yeux de votre Majesté ; ce serait une coupable modestie, que celle qui la tiendrait encor dans la défiance de soi-même, et qui l'empêcherait de s'exposer à la vue de vos sujets : L'estime que vous en faites lui permet une honnête vanité, et pourvu qu'elle ne s'emporte pas jusques à l'insolence, vous lui avez donné de quoi soutenir toute la bonne opinion qu'elle peut avoir de foi. Les louanges d'une bouche comme la vôtre ne s'obtiennent ni par hasard ni par faveur, comme elles procèdent de cette sublime connaissance, et de ces admirables lumières qui précèdent tous vos sentiments, elles ne peuvent être soupçonnées ni d'excès ni de défauts : et je m'assure que celle de vos filles à qui vous disiez le matin qu'elle ferait belle, ne verrait son miroir de tout le jour, et n'appellerait pas du jugement de votre Majesté. Roselie se peut vanter de cette faveur ; aussi n'a-t-elle voulu consulter ni l'Academie, ni les Esprits forts, après l'honneur de votre approbation, elle se montre sans contrainte, et pour faire taire tous les envieus, elle ne dira que ce mot, JE PLAIS À LA PLUS GRANDE REINE DU MONDE.

Je suis MADAME, de votre Majesté,

Le très humble, très obéissant, et très obligé serviteur et sujet,

ROTROU.

LES ACTEURS

LE ROI DE HONGRIE.

TIMANDRE, gentilhomme du Roi, frère de Rosélie.

LYSANOR, gentilhomme du Roi.

ROSÉLIE, maîtresse du Roi.

FLORIS, nourrice de Rosélie.

PÂRIS, ambassadeur du Roi.

ALCANDRE, frère du Roi.

ARGANT, gentilhomme, ami de Pâris.

ARGANT, Reine de Dalmatie.

UN MESSAGER DU ROI.

OGIER, valet d'Alcandre.

UN CONSEILLER DE LA REINE.

FLORINÉE, dame de compagnie de la Reine.

LYSIMANT, gentilhomme de la suite d'Alcandre.

UN PAGE DU ROI.

SUITE DU ROI.

SUITE DE LA REINE.

La scène se passe tantôt en Hongrie, tantôt en Dalmatie.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

**Le Roi de Hongrie, Timandre, Lysanor, Suite
du Roi, tous en habits de villageois.**

LE ROI.

Comment pourra l'Amour finir heureusement
Ce que nous commençons par un déguisement ?
Un malheureux amant, après mille traverses,
Mille vœux, mille cris, mille plaintes diverses,
5 Restant sans patience, et non sans passion,
Trouve enfin du recours en cette invention,
Voit sous de faux habits l'objet de sa pensée,
Et cherche du remède à son âme blessée :
Moi qui ne ressens point de pareilles douleurs,
10 Qui n'ai jamais appris à répandre des pleurs,
Qui trouve toute chose à mon dessein propice,
J'imité un malheureux et j'use d'artifice.
Comment pourra l'Amour finir heureusement
Ce que nous commençons par un déguisement ?

TIMANDRE.

15 Pour goûter un bonheur que le ciel nous envoie,
Il faut qu'un peu de mal en modère la joie ;
La peine fait le prix, on chérit un plaisir
Quand on a pour l'avoir exercé son désir ;
Un cerf ne plairait pas qu'on aurait pris sans peine,
20 Il faut en le courant avoir perdu l'haleine ;
Il est ainsi d'amour quelques charmes qu'il ait ;
Rien n'est selon nos vœux quand tout vient à souhait.
Vos pas auront leur prix, les charmes de la Reine
Vous plairont davantage après un peu de peine,
25 Et ce puissant démon qui préside à l'amour
Aura des traits plus forts en ce lieu qu'à la cour.

LE ROI.

C'est avec cet espoir que j'attends l'arrivée
De celle dont mon âme est si longtemps privée,
Qui vient charmer la cour de ses appas exquis,
30 Et posséder chez nous ce qu'elle s'est acquis.
Avant que de paraître, et recevoir à Bude
Cet agréable objet de mon inquiétude,

Puisqu'elle dîne ici, je puis facilement
Satisfaire à mes yeux en ce faux vêtement.
35 Voyant cette beauté qui n'a point de pareilles,
Et dont l'ambassadeur m'écrivit tant de merveilles,
Beaucoup se trouveront en ce village exprès
Pour y voir des premiers ses aimables attraits.
Timandre, ai-je assez bien déguisé mon visage ?
40 Me peut-on reconnaître en ce vil équipage ?

TIMANDRE.

Sire, facilement, pour vous déguiser mieux,
Aussi bien que d'habits il fallait changer d'yeux.
Cet habit ne rend pas votre gloire inconnue :
Pour cacher un soleil il faudrait une nue ;
45 Et quand vous aurez vu ce que vous désirez,
Sire, il faut être ici le moins que vous pourrez.

SCÈNE II.

**Le Roi de Hongrie, Timandre, Lysanor, Suite
du Roi, Rosélie en villageoise, Floris, sa
nourrice.**

ROSÉLIE, passant derrière le Roi et sa suite.

Dieux ! Que tu m'as fait prendre un dessein frénétique !
Je n'ose ouvrir les yeux en cet habit rustique.
La Reine ne vient point : l'état où je me vois
50 Me fait imaginer que chacun rit de moi.

FLORIS.

Courez où bon vous semble, à la fin je suis lasse ;
Vous n'arrêtez jamais en une même place ;
Nous allons, nous tournons, nous voilà, nous voici ;
 Craignez-vous que nos pieds prennent racine ici ?

ROSÉLIE.

55 Suis-moi six pas encor, je serai satisfaite :
Ces villageois riront de me voir ainsi faite.

LE ROI.

Adorable beauté !

ROSÉLIE.

Vois comme ils vont gausser.

Elles s'enfuient.

LE ROI.

Mais, dieux ! C'est un éclair qui n'a fait que passer ;
La farouche qu'elle est se dérobe à ma vue :
60 As-tu vu de quels traits cette belle est pourvue ?
Combien de doux appas de ses yeux sont partis ?

As-tu le coeur de chair ? Les as-tu ressentis ?
Ou plutôt par les miens, sous la forme de flamme,
N'as-tu point vu sortir ni mon coeur, ni mon âme ?
65 Que de petits Amours volent dans ses cheveux,
Et qu'en ce peu de temps ils m'ont ôté de vœux !
Timandre, cours après, sois propice à ma flamme,
Et ramène à mes yeux cet objet de mon âme.

TIMANDRE.

Vous devez différer ces frivoles amours,
70 Car vos affaires, sire, ont pris un autre cours ;
Elles sont d'importance, et sont trop avancées
Pour souffrir maintenant de si basses pensées.

LE ROI.

En connais-tu le genre, as-tu lu dans mon sein ?
Découvres-tu ma flamme, et sais-tu mon dessein ?
75 Crois-tu que la nature ait produit un visage
Beau comme cet objet de mon nouveau servage ?
Cours, trouve ces beaux yeux qui m'ont ravi les sens,
Fais que je rende hommage à ces astres naissants.

TIMANDRE.

Afin qu'une paysanne ait sur vous tant de force,
80 Il faut qu'elle ait usé d'une secrète amorce ;
Elle porte sur soi quelque charme caché
Dont elle a votre coeur si promptement touché.

LE ROI.

Ne les as-tu pas vus ces adorables charmes ?
Ton coeur comme le mien ne rend-il pas les armes ?
85 Et n'adores-tu pas ces parfaites beautés,
Par qui cette sorcière a mes sens enchantés ?
Pourquoi ne veux-tu pas, me voyant de la sorte,
Qu'Amour m'ait méconnu sous l'habit que je porte,
Et, qu'ignorant le sort qui préside à mes ans,
90 Il m'ait blessé des traits qu'il décoche aux paysans ?

TIMANDRE.

Donc un remède aisé pourra guider votre âme :
Il faut changer d'habits, vous changerez de flamme.

LE ROI.

Toi, change de propos ; quand cet objet vainqueur
Ne me charmera plus je n'aurai plus de coeur.
95 Dans le mal que je sens je ne veux point qu'on m'aide,
Et ton malheur serait le prix de ton remède ;
Atteins ce rare objet, conte-lui mon amour,
Et me l'amène à Bude, où j'attends ton retour.

*Timandre va chercher Rosélie ; le Roi et sa suite reprennent la route
de Bude.*

SCÈNE III.

Rosélie, Floris, puis Timandre.

ROSÉLIE.

Qu'elle tarde à venir !

FLORIS.

Vienne ou ne vienne pas,
100 Que je perde le jour si je vous suis d'un pas.

ROSÉLIE.

Tu dois appréhender que je ne sois connue,
Car ta seule prière a causé ma venue ;
Toi seule, tu m'as mise au point où me voici.
Je mourrais de regret que l'on me vît ainsi ;
105 Combien sur ma folie on trouverait à mordre !
Mon col est bien orné, mes cheveux en bel ordre !
Je rougis seulement de paraître à tes yeux ;
Mais c'est pour obliger ton esprit curieux.

FLORIS.

Quoi ! Vous ne croyez pas être assez agréable ?
110 Je meure si jamais vous fûtes plus aimable,
Si dessous ces habits vous n'avez des appas
Que les perles et l'or ne vous donneraient pas.
L'art ne peut aiguïser des traits comme les vôtres,
Il sied à des beautés, il ne sied pas à d'autres :
115 Un visage commun s'embellit par le fard ;
Un beau n'a point besoin des ornements de l'art.
Comme un autre, jadis, le mien eut quelque grâce,
Mais qui n'éclate plus, la vieillesse l'efface ;
Alors tous mes amants s'accordaient en ce point,
120 Que les plus beaux habits ne m'embellissaient point,
Qu'ils aimaient seulement ma beauté naturelle,
Qu'avec tant d'ornements je paraissais moins belle,
Et que de beaux objets, comme la vérité,
N'éclatent jamais tant qu'en la simplicité.
125 Que le temps est changé ! Maintenant mes oreilles
Ne se repaissent plus de louanges pareilles.

ROSÉLIE.

Hélas ! Te déplaît-il d'être sans amoureux ?
Regarde en quel état on m'a mise pour eux ;
Tu me vois exilée en ce pays champêtre,
130 Hors du doux élément où le ciel m'a fait naître ;
Mon frère me défend de paraître à la cour ;
Il accuse mes yeux de donner trop d'amour ;
Ayant appris qu'Alcandre estimait mon visage,
Il me retient captive en ce pays sauvage,
135 Où les bois et les eaux sont tout ce que je vois,
Où je n'ai d'entretien que mes pensers et toi.

FLORIS.

Alcandre me plaît fort ; c'est un aimable prince
S'il en vécut jamais dedans cette province.
Que vous seriez heureuse en vivant sous sa loi !
140 C'est un charmant époux que le frère d'un Roi.
Quel homme vient à nous ?

Timandre vient.

ROSÉLIE, le regardant.

Que le sort m'est contraire
Qui m'expose ainsi faite aux regards de mon frère !
Cachons-nous d'un mouchoir au mieux qu'il se pourra :
Au moins, si c'est en vain, la feinte lui plaira.

Elles veulent s'en aller.

TIMANDRE.

145 Un mot, la belle, un mot.

ROSÉLIE.

Quatre si bon vous semble.

À part.

Je sens rougir mon front, et tout le corps me tremble.

Elles se cachent le visage de leur mouchoir.

TIMANDRE.

Pourquoi me cachez-vous la douceur de ces yeux
Par qui l'Amour a fait un coup si glorieux ?
Connaissez-vous leur grâce, en savez-vous la force ?
150 Craignez-vous que mon coeur se rende à leur amorce ?
Tiennent-ils à mépris le titre de vainqueurs ;
Ne désirent-ils pas l'être de tous les coeurs ?

ROSÉLIE.

Simple, et qui n'ai jamais fréquenté les écoles,
Je ne puis que répondre à ces belles paroles.

TIMANDRE.

155 Donc, sans me repartir, accompagnez mes pas :
Le Roi veut rendre hommage à vos divins appas.

ROSÉLIE.

C'est peut-être aujourd'hui la fête du village,
Et c'est le Roi du bal qui me veut rendre hommage ?

TIMANDRE.

Non, le Roi de Hongrie adore vos beautés,
160 Vos charmes sans pareils ont ses yeux enchantés ;
Il avait résolu de voir ici la Reine
Qui vient de ses états être la souveraine.
Et, sous de faux habits l'attendant en ces lieux,
Il s'est trouvé surpris à l'éclat de vos yeux.

ROSÉLIE.

165 Et vous, qui m'apportez cette heureuse nouvelle,
Vous avez pris le soin d'une charge si belle ?

TIMANDRE.

Plût au ciel qu'on lui pût déplaire impunément,
Et secouer le joug de son commandement !
Au lieu de vous conter que ce prince vous aime,
170 Que je serais heureux de parler pour moi-même !
Mais las ! Je suis réduit sous la sévère loi
De prier pour un autre, et désirer pour moi.

ROSÉLIE.

N'en soyez point jaloux : selon que je propose,
Et vous et ce grand prince obtiendrez même chose,
175 Car pour toute faveur vous n'aurez qu'un adieu.

TIMANDRE.

Non, ce n'est pas ainsi que l'on sort de ce lieu ;
Il faut suivre mes pas, ma charge est trop expresse ;
Songez de quelle part ma parole vous presse ;
Vous dussiez estimer cet honneur glorieux :
180 D'un amant, gardez-vous de faire un furieux.

ROSÉLIE, s'ôtant le mouchoir du visage.

Cruel, dois-tu porter ces mots à mes pareilles,
Et voudrais-tu bien voir ce que tu me conseilles ?
Ne porterais-tu pas un poignard dans mon sein,
Si je te promettais d'accomplir ton dessein ?

TIMANDRE.

185 Ah ! Ma soeur, est-ce vous ?

ROSÉLIE.

Il fallait qu'en personne
Le Roi vînt m'apporter son sceptre et sa couronne,
Employer contre moi tous ses vœux, et ses soins,
Chasser d'ici le jour, en bannir les témoins,
190 Ne laisser en ce lieu qu'amour et le silence,
Gémir, verser des pleurs, user de violence,
Par un vrai désespoir prouver de vrais ennuis,
C'était là le moyen de savoir qui je suis ;
Enfin vous auriez vu qu'avec toute sa peine

Il n'aurait eu pour moi qu'une espérance vaine.
195 Jeter à mon bonheur vous-même l'hameçon,
C'était là m'éprouver de mauvaise façon ;
Faites de mon esprit davantage de compte,
Et n'appréhendez point de rougir de ma honte,
Quand mes plus doux plaisirs ne seraient pas bornés
200 Par l'enclos du village où vous me retenez.

TIMANDRE.

Achève, chère soeur, cette inutile plainte ;
Je ne conçus jamais une pareille feinte :
Je crois que ta sagesse est sans comparaison,
Que rien ne doit veiller sur toi que ta raison ;
205 Crois que je suis sensible au sujet qui t'afflige,
Qu'à ton éloignement la contrainte m'oblige ;
Car connaissant qu'Alcandre estimait tes appas,
Quoiqu'il soit de naissance à ne l'épouser pas,
Devions-nous pas, ma soeur, redouter l'insolence
210 D'un qui peut employer jusqu'à la violence,
Qui peut effectuer d'un empire absolu,
Étant frère du Roi, quoi qu'il ait résolu ?
Mais, ce mal est suivi de la pire infortune
Qui pouvait jamais être à nos jours importune :
215 Je crains de succomber au soin que je te dois,
Tâchant de résister aux passions du Roi.
Espérer que l'hymen t'honore de sa couche,
Ce discours seulement messied à notre bouche ;
Aussi, qu'aucun respect le puisse modérer,
220 C'est ce que son humeur me défend d'espérer ;
Il faut que tout succède à cette âme hautaine,
Le ciel ne rendrait pas son entreprise vaine ;
La force ou la colère éteindront ses amours,
Il n'épargnera pas ton honneur ou nos jours.

ROSÉLIE.

225 J'apprends de ce discours ma dernière aventure,
C'est que l'on me prépare une étroite clôture ;
Je vis pour être esclave, et l'on s'est irrité
Qu'il me restât encore un peu de liberté.
Eh bien ! Que l'on dispose à son gré de ma vie,
230 Sans de ces vains discours pallier cette envie ;
Ne feignez point qu'un Roi trouve en moi des appas,
Mais dites seulement que je ne vous plais pas.
Pourquoi rejetez-vous avecque tant de peine
Sur son affection l'effet de votre haine ?
235 Vous faites vainement agir tant de ressorts ;
Dites de quels habits il faut couvrir ce corps ;
Déclarez quelle règle à mes jours est prescrite,
Quel enclos à mes pas doit servir de limite.

TIMANDRE.

Ah ! Ne m'accusez point de cette intention,
240 Ma soeur, vous jugez mal de mon affection ;
Le Roi m'envoie ici, son amour est extrême,
Et je n'avance rien que la vérité même.
Ne vous connaissant pas je voulais vous trahir,
Et vous faire approuver ce qu'il vous faut haïr ;

245 Mais quittons ce discours, et détournons l'orage
Qui menace, ma soeur, votre honneur du naufrage.
Si je trouve à l'hymen votre coeur préparé,
Ce moyen, ce me semble, est le plus assuré.
Pâris depuis longtemps idolâtre vos charmes :
250 Vous savez ses désirs, vous avez vu ses larmes ;
Nous joindrons votre sort à sa condition
Si vous êtes sensible à son affection.
Aujourd'hui ce seigneur arrive avec la Reine ;
Êtes-vous disposée à soulager sa peine ?
255 Ce remède, ma soeur, est le seul que je vois
Dont on puisse arrêter les passions du Roi.

ROSÉLIE.

Selon votre désir, disposez de mon âme,
Vous seul la pouvez rendre ou de glace, ou de flamme ;
Vous savez que je suis incapable de choix,
260 Puisque l'obéissance est aveugle et sans voix.

TIMANDRE.

J'espère ainsi de vous, et ce remède unique
Peut détourner du Roi le pouvoir tyrannique.
Mais il vous faut, ma soeur, retirer de ces lieux ;
J'appréhende pour vous, les rois ont beaucoup d'yeux.
265 La Reine vienne ou non, que vous sert sa venue ?
Allez changer d'habits, et craignez d'être vue.

Il sort.

ROSÉLIE, à Floris.

Le vain respect d'un frère a retenu ma voix
Dans les termes honteux de celer qui j'aimais ;
Je cherche les déserts, j'y parle de mes peines ;
270 J'entretiens de mes feux les bois et les fontaines,
Je conte à des rochers ce qu'Alcandre a d'appas,
D'autant que je sais bien qu'ils ne m'entendent pas.
Ailleurs, je n'ose user de licences pareilles,
Et je n'ai point de bouche où je vois des oreilles ;
275 Je crains de publier mon amoureux tourment
Aux lieux où je puis voir un oiseau seulement.
Triomphe, mon amour, de cette humeur craintive ;
Confessons, publions qu'Alcandre nous captive :
Quelque effort qu'on oppose au bonheur que je veux,
280 Jamais un autre objet n'obtiendra de mes vœux.

FLORIS.

Ah ! Ce discours me plaît, c'est parler en amante :
Remédiez vous-même au mal qui vous tourmente.
La repentance est due à ces faibles esprits
Qui traitent par un autre une affaire de prix.
285 Vous êtes amoureuse, et non pas votre frère ;
Ce qui se passera, c'est à vous à le faire ;
S'il désire à son gré vous choisir un époux,
Faisant pour vous l'amour, qu'il l'épouse pour vous.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Pâris, Timandre.

PÂRIS.

Vous allez à la cour, et vêtu de la sorte !
290 Sont-ce là désormais les habits qu'on y porte ?

TIMANDRE.

Le Roi même avait pris un pareil vêtement ;
Nous voulions voir la Reine en ce déguisement ;
Mais, étant arrivés, certaine inquiétude
L'a fait changer d'avis et retourner à Bude.

PÂRIS.

295 Eh bien, vous avez vu ce miracle d'amour ;
Croyez-vous qu'un pareil ait jamais vu le jour ?
Et d'abord aviez-vous la vue assez puissante
Pour soutenir l'éclat de sa beauté naissante ?
Cet objet adorable entre les beaux objets
300 Pour compter ses amants comptera ses sujets,
Mais n'éteindra que d'un les ardeurs amoureuses
À qui je vais porter ces nouvelles heureuses.
Monarque aimé du ciel par-dessus tous les rois,
De voir cette beauté se ranger sous tes lois !

TIMANDRE.

305 Quelque sage conseil que la raison nous donne,
Ses yeux pourront autant sur nous que sa couronne ;
Ce voyage a changé votre inclination,
Ma soeur n'est plus l'objet de votre affection.

PÂRIS.

Ah, Timandre ! épargnez la plus rare constance
310 Qui jamais combattit contre la résistance,
Avec la plus aimable et divine beauté
Qui jamais ait taché son nom de cruauté ;
Le temps ne peut briser la chaîne qui me lie,
Et malgré vos refus j'adore Rosélie :
315 Que cette déité si contraire à mes vœux
N'ouvre jamais la bouche à l'ouï que je veux,

Qu'elle évite mes pas, tâche de me déplaire,
Accuse mes désirs, me nomme téméraire ;
Avant que mon esprit soit las de l'adorer,
320 Elle se lassera de me voir soupirer.

TIMANDRE.

Voilà nous témoigner des ardeurs trop parfaites,
Elle guérite peu l'honneur que vous lui faites,
Et vous en obtiendrez ce que vous souhaitez,
Pourvu que mon conseil règle ses volontés.
325 N'en doutez plus, Pâris, Timandre est votre frère :
Ranimez votre espoir, et pressons cette affaire ;
Arrêtons cet hymen, et sans plus différer,
Si vous avez dessein de nous tant honorer.

PÂRIS.

Serais-je encor Pâris, refusant cette gloire ?
330 Monsieur, demandez-vous si Tantale veut boire ?
Je meurs d'impatience en des accès si forts...
Quand j'aurai vu le Roi, traitons ces doux accords.

SCÈNE II.

Le Roi, Alcandre, Lysanor.

LE ROI, à Alcandre.

Il suffit, brise là ce discours inutile,
Je le crois comme toi que sa naissance est vile ;
335 Mais j'aime sa beauté tout ignoble qu'elle est,
Et je hais tes discours, autant qu'elle me plaît ;
Prends tes avis pour toi, souffre que je soupire,
Ma raison ne veut point rétablir son empire.

Il embrasse Timandre, qui entre avec Pâris et Argant.

Ah, Timandre ! Est-ce toi ? J'attendais ton retour ;
340 As-tu pris le souci de servir mon amour ?
Viens-tu sur ma blessure apporter le dictame ?
As-tu revu l'objet de ma naissante flamme ?

TIMANDRE.

Pâris vient s'acquitter d'un soin plus important ;
Quand il aura parlé, je vous rendrai content.

PÂRIS.

345 Tout vous succède, sire, en la gloire où vous êtes ;
On reçoit dans le ciel tous les vœux que vous faites ;
La Reine dans Pétronne exerce ses désirs
Pour rendre votre espoir moindre que vos plaisirs ;
Elle préfère aux cieus cette heureuse contrée,
350 Et je viens recevoir l'ordre de son entrée.

LE ROI.

Est-elle si charmante ? Est-ce un objet si beau ?
Peux-tu par tes discours m'en faire le tableau ?

PÂRIS.

Je ne l'égale point à l'aurore, à la lune,
Cette comparaison me semble trop commune ;
355 Et pour vous figurer que ses attraits sont doux,
Il suffit si je dis qu'elle est digne de vous.
Juger des qualités dont le ciel l'a pourvue,
Sire, cette action n'appartient qu'à la vue ;
Et quelques inventifs que soient les jugements,
360 Ils ne concevraient pas ses moindres ornements.
Faites-vous un tableau de mille belles choses,
Imaginez des lis, figurez-vous des roses ;
Songez à ce qu'on voit de rare en Orient,
Au soleil quand il a le visage riant ;
365 Lisez ce qu'on a dit des merveilles d'Hélène,
C'est là que mille esprits ont épuisé leur veine ;
Voyez tout ce qui peut obliger à l'amour ;
Allez cent fois au cours, voyez toute la cour ;
Considérez les traits des plus rares visages,
370 De toutes qualités, de tous noms, de tous âges ;
Sachez ce que Venus avait de plus charmant ;
Pâris vous en dût-il dire son sentiment,
Après tout, il faudra que tout le monde avoue
Qu'un regard de la Reine, un oeillet de sa joue,
375 Un des lis de son sein, un poil de ses cheveux,
Passent tous les objets qui méritent des voeux.

LE ROI, dédaigneusement.

Vous poursuivrez tantôt de conter ces merveilles,
D'autres soins maintenant demandent mes oreilles.
Adieu, reposez-vous : suis-moi Timandre.

Il sort avec Timandre ; Alcandre et Lysanor sortent aussi.

PÂRIS, seul avec Argant.

Ô dieux !
380 En cette occasion dois-je croire mes yeux ?
Sont-ce là ces transports, cet accueil d'allégresse,
Qu'un véritable amant prépare à sa maîtresse ?
Est-ce ainsi que les rois prouvent leur passion ?
Ou s'est-il repenti de son élection ?
385 N'ai-je pas figuré cette Reine assez belle,
Pour qu'il dût conserver l'estime qu'il eut d'elle.

ARGANT.

Que c'en soit le sujet, je ne l'estime pas ;
Vous n'avez que trop bien figuré ses appas.

Lysanor entre.

LYSANOR, remettant un billet à Pâris.

390 Ce mot s'adresse à vous, et le Roi vous commande
De ne point différer l'affaire qu'il vous mande.

PÂRIS.

C'est l'ordre, assurément, de la réception
Qu'il faut faire à l'objet de son affection.

Il ouvre le billet, et lit.

Contenu du billet.

« Pâris, reconduisez la Reine en ses pays :
Les rois sans s'expliquer doivent être obéis. »
395 Ah dieux ! Quelle inconstance à la sienne est pareille !
Je doute si je lis, je doute si je veille ;
En cet étonnement la force me défaut,
Mais voyez, Lysanor, si j'ai lu comme il faut.

Il donne le billet à Lysanor qui lit tout haut.

400 Ah ciel ! Il est trop vrai, mes doutes sont frivoles,
Et je vous fais en vain répéter ces paroles.
Abusé, quel malheur a ton bien diverti ?
Connais-tu la prison dont ton coeur est sorti ?
Vois, monarque inconstant, cette rare merveille,
Ton oeil en jugera bien mieux que ton oreille ;
405 Si tu n'es ébloui par ses moindres attraits,
Si tu ne sens ton coeur percé de mille traits,
Si tu lui peux nier ni tes vœux, ni ton âme,
Si tu peux l'oublier, si tu n'es tout de flamme,
Si nous ne te voyons resserrer tes liens,
410 Si les larmes aux yeux tu n'adores les siens,
Je verrai sans regret ton humeur refroidie,
Mon esprit satisfait louera ta perfidie.

LYSANOR.

Si vous me permettez de parler librement,
Possible serons-nous d'un même sentiment.
415 Avez-vous remarqué qu'il souffrait avec peine
Que vous parlassiez tant des beautés de la Reine ;
Je crois qu'il a jugé, voyant votre action,
Que vous en discouriez par inclination.

PÂRIS.

420 Il est vrai, je pouvais modérer ces louanges,
Mais peut-on dire trop quand on parle des anges ?
Donc je n'aurai pour prix d'avoir fait mon devoir,
Que le sensible affront que je vais recevoir ?
Mais il faut obéir : Ah dieux ! En cette peine,
De quel oeil faudra-t-il que j'aborde la Reine ?

ARGANT.

425 Puisque de trop louer ce mal est provenu,
Monsieur, j'ai bien dessein d'être plus retenu ;
Et ceux posséderont des mérites étranges,

Qui se pourront vanter d'avoir de mes louanges.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le Roi, Timandre, Alcandre, Lysanor.

LE ROI, embrassant Timandre.

C'est ta soeur, cher Timandre, agréable discours !
430 Quel astre est plus heureux que celui de mes jours ?
Mais sois plus favorable à l'ardeur qui me presse,
Amène dans ces lieux cette belle maîtresse.
Je jure par le ciel que cet objet vainqueur
Gouvernera mon sceptre aussi bien que mon coeur.

TIMANDRE.

435 Sire, nous chérirons d'une amour éternelle,
La chaste intention que vous avez pour elle ;
Et ce point seul nous manque en un bonheur si doux,
Qu'elle a trop peu d'attraits pour un si digne époux.

LE ROI.

440 Je sais mieux estimer cet objet adorable,
À qui jamais le ciel n'en fit un comparable.

ALCANDRE, à part.

Dieux ! Comment puis-je ouïr ce fâcheux entretien,
Où j'entends mon rival se promettre mon bien ?

LE ROI.

Où brille maintenant cet astre de ma vie ?
Allons-y, cher Timandre, oblige mon envie ;
445 Mais non, va le premier lui présenter mes voeux,
Et disposer son coeur à l'hymen que je veux.

TIMANDRE.

J'y vais : mais vous savez quel serment vous engage,
Sire, souvenez-vous qu'elle est, et noble, et sage.

Ils sortent tous excepte Alcandre.

ALCANDRE, seul.

450 Quel malheur est égal aux rigueurs de mon sort
Qui m'a fait assister à l'arrêt de ma mort ?
Rompez-vous, justes dieux, le beau noeud qui nous lie ?
Avez-vous résolu de m'ôter Rosélie ?
Laisseriez-vous sans prix mes chastes passions ?
Ne peut-on divertir vos résolutions ?
455 Mourrai-je désormais d'une mort éternelle ?
Car c'est mourir toujours que de vivre sans elle.
Va porter, dieu des coeurs, ton bandeau sur ses yeux

Pour la rendre insensible aux pompes de ces lieux.

Il sort.

SCÈNE IV.

Arthémise, Reine de Dalmatie, Florinée, Suite de la Reine.

LA REINE.

460 Pâris tarde beaucoup ; je brûle, Florinée,
De voir à quel époux le ciel m'a destinée.

Pâris, suivi d'Argant, entre avec un air triste.

FLORINÉE.

Madame, le voici, soyez plus en repos ;
Certes, vous n'en pouviez parler plus à propos.

PÂRIS, tirant son épée, et la mettant aux pieds de la Reine.

Il n'est malheur égal à celui de ma vie :
Madame, commandez qu'elle me soit ravie ;
465 Je viens offrir ce corps au trépas mérité
Par quiconque déplaît à votre majesté ;
Je suis digne de mort, l'ayant désobligée,
Et je mourrai content si vous êtes vengée.

LA REINE.

470 Si tu m'as pu fâcher, c'est par ces longs discours ;
Achève, quel malheur traverse nos amours ?

PÂRIS.

Que la constance est rare au séjour où nous sommes,
Et qu'elle arrête peu dans les esprits des hommes !
Qu'on trouve de folie aux cerveaux les plus sains,
Et qu'il faut peu de chose à changer leurs desseins !
475 Qu'un muable destin lient leur âme asservie,
Et que le vent est stable au prix de leur envie !

LA REINE.

Je sais d'où te provient cette admiration ;
Le Roi s'est repenti de son élection.

PÂRIS.

480 Que ses légèretés n'ont un autre ministre !
Pourquoi m'a-t-il choisi pour ce corbeau sinistre !
Mais c'est faire languir votre esprit trop longtemps,
Et je diffère trop le trépas que j'attends.
Le Roi veut que Pâris vous remène en vos terres ;
À ce mot, justes dieux ! Où sont tous vos tonnerres ?
485 Son esprit est changé, votre espoir est déçu,

Par le moindre sujet qu'on ait jamais conçu :
J'ai trop bien exprimé les traits de ce visage,
Et peignant un soleil, j'ai causé de l'ombrage ;
Il a cru que, faisant tant d'admiration,
490 Je lui parlais de vous par inclination.

LA REINE.

Levez-vous, c'est assez, vous m'avez obligée
De m'apprendre un affront dont je mourrai vengée ;
Mieux vaut connaître tôt ces esprits inconstants,
Que quand l'hymen nous joint, et qu'il n'en est plus temps ;
495 Au reste, si de vous cette humeur lui procède,
Il faut que son mérite à vos mérites cède ;
Et vos perfections sont plus dignes de moi,
Car on n'est point jaloux d'un moins parfait que soi :
Rendre les soupçons vrais, c'est le propre des femmes.
500 Pâris, il faut qu'hymen conjoigne nos deux âmes ;
Mes desseins valent faits aussitôt que conçus ;
Partons, il ne faut point méditer là-dessus.

Elle sort avec Florinée.

ARGANT.

Ô dieux ! L'heureux effet d'avoir loué la Reine !
La résolution que j'avais faite est vaine.
505 Monsieur, je louerai tout, et ferai des jaloux,
Tant que, par ce moyen, je sois Roi comme vous.

PÂRIS, étonné.

Ici le sort, Pâris, éprouve ta constance,
Pourras-tu contre un sceptre user de résistance ?
Ici deux déités se présentent à toi,
510 L'une te rend heureux, et l'autre te fait Roi ;
Rosélie et la Reine ont des appas extrêmes,
L'une offre des plaisirs, l'autre des diadèmes ;
C'est à toi de nommer ou Vénus, ou Junon ;
Mais imite celui dont tu portes le nom.
515 Agréable Cypris, divine Rosélie,
J'incline en ta faveur, ton mérite me lie ;
L'espoir de t'acquérir me fait tout dédaigner,
Je préfère tes fers à l'honneur de régner.

ARGANT.

Dieux ! Qu'un astre insensé régit sa destinée !
520 Le plaisant Don Quichotte avec sa Dulcinée !
Je crois qu'on le gaussait, lui parlant d'être Roi :
Fut-il jamais Sancho plus malheureux que moi ?

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Roi, Rosélie, Alcandre.

LE ROI, à Rosélie.

Ne me fais point languir, prononce ma sentence,
Dois-je espérer le prix, ou bien la repentance ?
525 Ne m'assassine plus de ces froids compliments,
Et ne me parle point contre tes sentiments.
Ton coeur est à l'amour comme le mien sensible,
Et puis qu'il en est digne, il en est susceptible.
Nature en nous formant travaille avec dessein,
530 Et seule aux passions nous dispose le sein ;
Ce qui doit être aimé, son soin le rend aimable ;
Ce que l'on doit haïr, il est désagréable ;
Elle met en la voix, aux yeux, au port, au pas,
L'ordonnance d'aimer ou bien de n'aimer pas ;
535 Et toujours elle rend, cette ouvrière suprême,
Susceptible d'amour, ce qu'elle veut qu'on aime.
Ces difformes objets qu'elle fait par mépris
Ne peuvent jamais prendre, et ne sont jamais pris ;
À leur grossière humeur leurs âmes obéissent ;
540 Ils suivent leur justice, on les hait, ils haïssent,
Sans trouver toutefois leur destin rigoureux,
Car la loi de l'amour n'est pas faite pour eux.
Les belles passions sont pour les belles âmes,
Elles peuvent donner et recevoir des flammes ;
545 Et, seule de ce rang, tu veux faire estimer
Que tu nous peux contraindre à l'amour sans aimer.

ROSÉLIE.

Un ouvrier peut manquer, et, formant une chose,
Il n'obtient pas toujours la fin qu'il se propose ;
550 Nature quelquefois peut désigner en vain,
Et l'on a vu sortir des monstres de sa main.

ALCANDRE, à part.

Divin objet d'amour ! Esprit plus qu'adorable !
Que privé de tes voeux je vivrais misérable !

LE ROI.

Après t'avoir fait naître elle a beau méditer,
Elle ne saurait plus soi-même s'imiter.

ROSÉLIE.

555 Sire, à ces compliments je demeure muette :
Tous les miroirs sont faux, ou je suis moins parfaite.

ALCANDRE, à part.

Qu'un honnête respect à sa froideur est joint !
Adorable beauté, qui ne t'aimerait point ?

LE ROI.

560 Vois dans ce coeur ardent les charmes de ta grâce,
Et ne t'assure point au rapport d'une glace,
Car une fille y voit ses moindres ornements ;
Elle se doit mirer aux coeurs de ses amants,
Et, les voyant brûler d'une ardeur excessive,
Croire qu'elle ne cède à nul objet qui vive.

ROSÉLIE.

565 Mais, comme les miroirs, ils peuvent être faux,
Et sous de beaux crayons nous montrer nos défauts ;
Tel dira bien souvent qu'un bel oeil le consume,
Qui n'eut jamais d'amour, et flatte par coutume.

ALCANDRE, à part.

570 Agréable combat ! Que tu m'es important !
Ciel ! Qu'ai-je mérité, que tu m'assistes tant ?

LE ROI.

Sans rechercher, mon coeur, ces répliques frivoles,
Tu me peux repartir avecque deux paroles ;
Dis, l'amour m'a blessée, et ses traits me sont doux,
Mais ils me sont venus d'un autre objet que vous ;
575 Dis que tu n'aimes pas d'une façon commune
Et que tu ne veux rien donner à la fortune,
Qu'il te faut mériter afin de t'acquérir,
Que tu veux qu'on te blesse avant que de guérir.
Bannis de tes discours cette frivole crainte,
580 J'abhorrerais un bien qui vient de la contrainte ;
Te parlant du brasier que tu ressens si peu,
Ce n'est pas en un fort que je porte le feu ;
Je n'ai pas résolu d'embraser une ville,
On n'agit pas ainsi dans l'esprit d'une fille :
585 Pour la brûler d'un feu si plaisant et si beau,
Il faut qu'elle y consente, et tienne le flambeau.
Mais je prolonge trop un discours qui te gêne ;
Adieu, songe à serrer ou dénouer ma chaîne ;
Estime, cependant, que tous mes feux sont saints,
590 Et que c'est à l'hymen que tendent mes desseins.

Il sort.

ALCANDRE, à Rosélie.

Voilà vous assaillir de ses plus fortes armes ;
Vous proposant l'hymen, un sceptre a bien des charmes
Voilà bien de quoi mettre un esprit en souci ;
L'amour est bien puissant, mais la fortune aussi.
595 Mon frère a reconnu le naturel des femmes ;
Il sait par quel moyen on peut toucher leurs âmes :
Madame, c'est beaucoup que d'épouser un Roi,
Et que de voir un monde obéir à sa loi.

ROSÉLIE.

600 Ne présidé-je plus à votre âme asservie ?
Dieux ! Par quel accident
Êtes-vous devenu, chère âme de ma vie,
De son rival son confident ?

ALCANDRE.

Et par quel accident l'éclat qui l'environne,
Ne peut-il vous toucher ?
605 Si l'amour vous peut faire haïr une couronne,
Il est un dangereux archer.

ROSÉLIE.

Ah ! Ne me laissez point en cette crainte extrême,
Ne songeons point au Roi ;
Le dessein qui vous fait parler contre vous-même
610 Me ferait armer contre moi.

ALCANDRE.

Il a pris votre coeur, il y met son image,
La mienne en doit sortir ;
Et je vous l'aime mieux conseiller par courage,
Qu'avecque honte y consentir.

ROSÉLIE.

615 Ah dieux ! J'entends ces mots de la bouche d'Alcandre ;
Il soupçonne ma foi !
Cruel ! Donne ce fer, ma main te veut apprendre,
Si mon coeur aime rien que toi.

ALCANDRE.

620 Que cette feinte, ô dieux ! Rend mon âme contente,
Et m'ôte de souci !
Je t'aime, je t'adore, et, si tu vis constante,
Crois que je vis constant aussi.
Les aimables soupirs, les agréables larmes !
Que j'aime à t'affliger, que j'y trouve de charmes !
625 Alors que je t'éprouve en un si digne point,
Tu me fâcherais bien de ne te fâcher point.

ROSÉLIE.

Si mes jours durent trop, si tu veux m'ôter l'âme,
Cruel, soupçonne-moi d'avoir changé de flamme ;

630 Pour plaire à ton désir ce bras me suffira,
Il punira ton crime, et me justifiera.

ALCANDRE.

Tu m'offenses, mon coeur, je te crois si fidèle
Qu'on ne peut l'être plus, que tu n'es pas plus belle.

ROSÉLIE.

Me voyant si rebelle aux passions du Roi,
Tu peux bien là-dessus t'assurer de ma foi.

ALCANDRE.

635 Si je voyais, mon coeur, revivre sur la terre
Les maîtresses du dieu qui lance le tonnerre,
Et faire à tout le monde adorer leurs appas,
Leurs charmes les plus doux ne me toucheraient pas.
Quoi que le sort m'offrît sur la terre ou sur l'onde,
640 Je préfère tes yeux à l'empire du monde.
Ne cédon point, mon âme, à ces fausses clartés,
Notre flamme est réelle, et ce sont vanités ;
Ce qui n'est pas encore, un instant le peut faire,
Il nous peut élever au trône de mon frère ;
645 L'or peut ceindre nos fronts suivant l'ordre des ans :
Mais ne souhaitons point des fardeaux si pesants ;
Pourvu qu'à mon ardeur ta passion réponde,
Je suis Roi, je suis dieu, je suis maître du monde.

ROSÉLIE.

650 S'il te souvient toujours des voeux que tu me fais,
Crois que nos passions auront de beaux effets ;
Pourvu que ton ardeur à la mienne réponde,
Je suis Reine, déesse, et maîtresse du monde.

Ils sortent.

SCÈNE II.

La Reine, Pâris, Argant, Suite de la Reine.

En Dalmatie.

LA REINE.

Depuis notre départ de ce bord étranger,
De ce bord où préside un esprit si léger,
655 Nous avons vu dix fois sur le rivage more,
Et rougir et pâlir le beau teint de l'Aurore ;
Et mon front seulement est peint d'une couleur
Qui ne s'effacera qu'avecque ma douleur ;
Que n'ai-je déjà fait, en l'ardeur qui m'enflamme,
660 À ce perfide Roi vomir le sang et l'âme !
Ma main, ma propre main lui percera le flanc,
Je mangerai son coeur, et je boirai son sang ;
Et, lorsque des pays de ce lâche monarque
J'aurai fait un désert sans nom et sans remarque,
665 Quand on aura pavé tous les chemins de corps,
Qu'on nommera ces lieux la province des morts,
Mes bras seront lassés, ma douleur soulagée,
J'aurai puni le traître, et je serai vengée.
Mais je n'attends, Pâris, ce bonheur que de toi,
670 Que je ferai dans peu mon époux et mon Roi.

PÂRIS.

Il n'est si glorieux en la céleste bande
Qui ne fît vanité d'une faveur si grande,
Et je n'ai point en moi les rares qualités
Qui méritent le bien que vous me souhaitez.
675 Je ne puis concevoir une faveur pareille,
Sans que mon jugement démente mon oreille ;
Et, songeant seulement à votre intention,
Je crois représenter la fable d'Ixion.

ARGANT, à part.

Quelle humeur frénétique égale sa folie ?
680 Ce malheur nous provient de cette Rosélie.
Dieux ! Est-il insensible à ce rare bonheur ?
Comme j'ai plus d'esprit, que n'ai-je autant d'honneur !

LA REINE.

Pâris, exerce ailleurs cette bouche éloquente ;
Tu n'as pas à fléchir une orgueilleuse amante ;
685 Je te crois sans pareil entre les plus parfaits :
Que tu le sois ou non, c'est assez, tu me plais.

PÂRIS.

Le peu que j'ai de bon, je le veux reconnaître
Seulement pour louer vos sentiments de l'être ;
Mais combien verriez-vous de princes disposés
690 À recevoir l'honneur que vous me proposez,

Qui, propres de nature au fait d'une couronne,
Méritent mieux que moi ce que le sort me donne !

LA REINE.

Mais je veux par mon choix t'élever à ce point.

PÂRIS.

Madame, j'obéis et ne réplique point.

ARGANT, à part.

695 Vraiment c'est faire un coup de grande obéissance,
Qu'accepter en ces lieux une entière puissance ;
Je ne demanderais que d'obéir ainsi :
Ce point-là suffirait à borner mon souci.

PÂRIS.

Après cette faveur qui n'a point de seconde,
700 Je ferai des jaloux de tous les rois du monde ;
Cet espoir seulement rend tous mes vœux contents ;
Mais il faut différer ce bonheur pour un temps ;
Je dois revoir mon prince avant ce mariage ;
Je lui dois le récit de cet heureux voyage.
705 Jugez des trahisons qu'il pourrait concevoir,
Si je ne m'acquittais de ce dernier devoir.

LA REINE.

Pour un sujet pareil jamais on ne recule ;
Le titre de loyal est ici ridicule,
Et tu ne dusses plus regarder de cet œil
710 Un Roi de qui ton bras doit creuser le cercueil.
Connais-tu bien le temps, la femme et la fortune ?
Sais-tu la qualité qui leur est si commune ?
Ne prenant aux cheveux ces objets inconstants,
Possible perdras-tu fortune, femme et temps.

Elle sort en colère.

ARGANT.

715 Quoi ! Vous n'acceptez pas ce qu'elle vous présente ?
Monsieur, une couronne est-elle si pesante ?
Je m'offre à soutenir la moitié de ce faix ;
Ou, s'il ne vous suffit de l'offre que je fais,
Je la porterai seul, j'accepte cette peine ;
720 Vous n'aurez qu'à cueillir les faveurs de la Reine.

PÂRIS.

Ah ! Qu'elle pèserait sur ton cerveau léger !
Tu connais mal un bien dont tu crois bien juger ;
Peu savent ce qu'on souffre à régir un empire,
Et c'est pourtant un but où tout le monde aspire.
725 Quand nous voyons du port des navires flottants,
Pleins de riche butin, et caressés du temps,
Chacun est envieux du bonheur de leur maître,
Et, des premiers, Argant souhaiterait de l'être :

730 Mais quand le vent combat contre les matelots,
 Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,
 Que l'orage fait naître une nuit sans étoiles,
 Fend le flanc des vaisseaux et déchire les voiles,
 Il faut être assisté par un puissant démon
 Pour ne se fâcher pas d'avoir pris le timon.
 735 Nous envions les rois ; mais, connaissant leur vie,
 Nous saurions bien souvent qu'ils nous portent envie ;
 Beaucoup éviteraient ce qu'ils ont désiré :
 Le destin médiocre est le plus assuré.
 Établissant mon trône au sein de Rosélie,
 740 Je m'exempte de soins et de mélancolie ;
 Et je ne puis avoir de si cuisants soucis,
 Que ses moindres faveurs ne rendent adoucis.
 Partons sans différer : je me sens tout de flamme ;
 Je meurs que je ne vois cet objet de mon âme.

ARGANT.

745 Et moi je meurs aussi, mais de regret de voir
 Les biens et les honneurs sur nos têtes pleuvoir,
 Et que vous n'avez pas le jugement de prendre
 Ce qui tombe en vos mains si vous les voulez tendre.
 Comment se résoudra mon esprit furieux ?
 750 Je me croyais déjà chancelier de ces lieux.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le Roi, Lysanor, puis Alcandre et Ogier, puis Rosélie.

En Hongrie.

LE ROI.

Quoi ! Mon frère a fléchi cette beauté cruelle !
 Amour les fait brûler d'une ardeur mutuelle !
 Où peux-tu, Lysanor, fonder ce jugement ?
 Car s'ils traitent l'amour, c'est bien secrètement.

LYSANOR.

755 Sire, en l'extrême point où leur flamme est venue,
 Il est bien malaisé qu'elle ne soit connue ;
 Il faut bien se contraindre en cette passion,
 Et savoir bien user de la discrétion.
 Cet art avec l'amour rarement se rencontre ;
 760 Souvent le trop grand soin de la cacher la montre ;
 N'oser ouvrir les yeux, retenir trop sa voix,
 Si l'on parle d'amour, médire de ses lois ;
 Feindre devant le monde une froideur extrême,
 Pensant tromper autrui, c'est se tromper soi-même.
 765 Depuis qu'on est si froid, et qu'on parle si peu,
 Dès lors je crois qu'on aime, et qu'on est tout de feu.
 Aussi, voyant qu'Alcandre usait de cette feinte,

Je conçus aisément qu'il avait l'âme atteinte ;
J'ai lu dedans ses yeux, j'ai ses pas épiés ;
770 Enfin j'ai vu les noeuds dont ses bras sont liés :
Ce prince rend hommage aux yeux de Rosélie,
C'est l'unique sujet de sa mélancolie ;
Mille fois qu'ils ont cru se parler sans témoins,
Ma curiosité m'a fait trahir leurs soins ;
775 J'écoutais, en faveur, d'une tapisserie.
Tout ce que leur dictait leur douce rêverie :
Je crois qu'ils brûleront d'un brasier éternel ;
Ils en ont fait cent fois un serment solennel ;
Et vous auriez plutôt une roche ébranlée,
780 Que leur fidélité pût être violée.

LE ROI.

Lysanor, c'est beaucoup de connaître le mal :
J'y puis remédier, éloignant ce rival ;
Ou, si ma guérison ne vient de ce remède,
Il faudra qu'à la fin la violence m'aide ;
785 Ma raison m'abandonne, et jamais un amant
N'a souffert sans mourir un semblable tourment.

Un messenger du Roi vient.

LE MESSAGER.

Sire, nous avons su qu'une Reine animée
Prépare contre vous une puissante armée ;
On dit que son affront a ce malheur produit ;
790 Toute notre frontière est pleine de ce bruit ;
Et nous n'espérons pas surmonter cet orage,
Si votre majesté n'arme contre sa rage.

LE ROI.

Je proposais déjà de pourvoir là-dessus,
Et je ne trouve point mes sentiments déçus ;
795 Je me figurais bien, rompant ce mariage,
Qu'elle s'allait armer pour un second voyage ;
Mais si le ciel permet ce que j'ai projeté,
J'ai de quoi retenir son animosité,
Et de quoi m'acquérir le bonheur que j'espère,
800 Éloignant de ces lieux l'auteur de ma misère.

Lysanor et le messenger sortent.

Allez quérir Alcandre. Heureuse invention !
Dernier et seul espoir de mon affection !
Par toi je fléchirai cette belle inhumaine ;
Elle sera sensible à l'excès de ma peine ;
805 Elle ne pourra plus serrer que mes liens ;
Elle n'aura plus d'yeux à sécher que les miens.
Depuis qu'on a perdu l'objet de ses pensées,
Les inclinations sont bientôt effacées ;
Et le temps, étouffant les regrets plus cuisants,
810 Nous a bientôt rangés sous les objets présents ;
Quelque appréhension que l'hiver fasse naître,
On s'y résout pourtant quand l'été cesse d'être ;
Quand elle n'aura plus à répondre qu'à moi.

J'aurai plus de moyen. Mais il vient, je le vois.

Alcandre vient avec Lysanor ; Ogier, valet d'Alcandre, les suit.

815 Vous venez partager une affaire importante
Où vos contentements passeront votre attente,
La couronne d'hymen va ceindre votre front ;
Mille petits Amours en Cythère la font ;
Et celle de monarque en Dalmatie est prête
820 De vous donner ce titre, et d'orner votre tête.
La Reine veut venger l'affront qu'elle a reçu,
Mais j'ai contre ce mal un remède conçu ;
Vous pouvez de ses mains faire tomber les armes,
Assurer mon repos, et jouir de ses charmes :
825 Il faut vous disposer à voir sa majesté,
Pour réparer l'hymen que j'avais projeté ;
Dire que ne pouvant à mes vœux satisfaire,
Pour des raisons d'état, et que nous devons taire,
En vous, je crois moi-même accepter cet honneur,
830 Si nous devons encor espérer ce bonheur.
J'enverrai de mes gens disposer son courage,
À ne pas rejeter cet heureux mariage ;
Ici, pour m'assurer de votre affection,
Répondez seulement par l'exécution.

ALCANDRE.

835 Monsieur...

LE ROI.

Que serviront ces répliques frivoles ?
On peint l'obéissance aveugle et sans paroles ;
Contre ceux que j'ai pris tout autre avis est vain.

ALCANDRE.

Au moins, qu'en ce départ je baise votre main ;
Après, espérez tout de l'entière puissance
840 Que vous donnent sur moi le sceptre et la naissance.

LE ROI.

Oui, la voilà ma main, mais pour vous avertir
Que c'est par ce côté que vous devez partir.

Il sort.

ALCANDRE, seul avec Ogier, son valet.

Ô mort ! Dernier recours d'un esprit misérable,
Si jamais un mortel t'éprouva favorable,
845 Si jamais ton secours a guéri des amants,
Je t'implore, déesse, allège mes tourments !
N'attaque point ces coeurs que flatte la fortune,
Et que l'unique peur de tes dards importune ;
Ces amants qui, plongés en des mers de plaisirs,
850 Possèdent tant de biens qu'ils manquent de désirs ;
Pour éviter les noms d'injuste et de barbare,
Ne les traverse point en un bonheur si rare ;
Viens me soustraire aux coups d'un sort injurieux,

Je ne te donnerai que des noms glorieux.
855 Viens, aveugle déesse, en finissant ma peine,
Oùir les qualités de propice et d'humaine.

OGIER.

Partons, je trouverai dans mes inventions
De quoi frustrer le Roi de ses prétentions ;
Étouffez seulement cette mélancolie,
860 Et croyez que je puis... Mais voici Rosélie.

Rosélie paraît.

ALCANDRE, à Rosélie.

Partagez les douleurs de mon esprit confus,
Bel astre de mes jours, vous ne me luirez plus.
Quelque démon jaloux a découvert nos flammes ;
On sépare nos corps, pour séparer nos âmes.
865 Mais on espère en vain d'obtenir cet effet ;
On n'ébranlera point le dessein que j'ai fait.
Qu'avec tous ses efforts la fortune me brave,
Je ne changerai point, je mourrai votre esclave.

ROSÉLIE.

Mon coeur, rends là-dessus mon esprit éclairci ;
870 Pourquoi me laisses-tu si longtemps en souci ?

ALCANDRE.

Las ! Sans vous affliger, vous puis-je ôter de peine ?
Le Roi me sacrifie au courroux d'une Reine ;
Il veut, pour apaiser son animosité,
Que j'aie posséder ce qu'il a rebuté :
875 Il faut sans différer me rendre en Dalmatie ;
Êtes-vous là-dessus maintenant éclaircie ?

ROSÉLIE.

Les effets sont enfin conformes à ma peur ;
Je n'attendais pas mieux de sa jalouse humeur.
Pars : adieu, laisse-moi ; malgré sa tyrannie,
880 Tu verras en mon sexe une force infinie.
Puissé-je être l'horreur des hommes et des dieux,
Si je le vois jamais que d'un oeil furieux !
Toi, jouis en repos des faveurs de la Reine,
Contente ce rival, n'irrite point sa haine ;
885 Prenant le nom de Roi, souviens-toi seulement
D'avoir pris autrefois celui de mon amant ;
Et, quelques nouveaux noeuds dont ta main soit liée,
Fais que je ne sois pas tout-à-fait oubliée.
Adieu, séparons-nous ; modère tes douleurs,
890 Et ne me réduis point à la honte des pleurs.

ALCANDRE, lui tenant la main.

Mon coeur, on nous sépare, et je puis vivre encore !
Reine de mes désirs, seul objet que j'adore,

Elle va pour sortir.

Écoute, mon souci, les serments que je fais ;
Entends ce mot encore, et ne m'entends jamais :
895 Je jure par la main qui lance le tonnerre,
Qui soutient le soleil, et qui forma la terre,
Par notre affection, par nos vœux innocents,
Et par le doux éclat de tes astres naissants,
Que je pars sans dessein de posséder la Reine,
900 Que ce tyran m'enjoint une inutile peine.
Espérons, mon souci ; conserve ton amour :
Adieu. Qu'en te perdant, ne perdais-je le jour !

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Roi, Pâris, Argant.

LE ROI.

Quelque orage si grand dont elle nous menace,
J'envoie un alcyon conserver la bonace.
905 Mon frère, en l'épousant, calmera ses transports :
Mais encor, que dit-elle en des accès si forts ?

PÂRIS.

Sire, imaginez-vous tout ce que fait la rage
Quand elle est absolue en un jeune courage ;
Les desseins qu'elle cause en de hautains esprits,
910 Et combien une femme est sensible au mépris.
Il n'est mal si fâcheux qu'un bon esprit n'endure :
La femme peut souffrir la plus cruelle injure,
Perdre sa liberté, voir piller ses trésors,
Avaler de la flamme, endurer mille morts ;
915 Mais depuis qu'une fois elle croit être belle,
Elle ne peut souffrir le mépris qu'on fait d'elle ;
Le temps et la raison sont alors superflus ;
Cet affront est celui qui la touche le plus.
Aussi la Reine meurt, enrage, désespère :
920 Le temps, qu'on croit tout vaincre, augmente sa colère ;
Elle renverserait et la terre et les cieux,
Afin de soulager son esprit furieux.

LE ROI.

Crois que, de quelque ardeur qu'elle soit embrasée,
Mon frère aura bientôt sa colère apaisée ;
925 Que, le voyant pourvu de si charmants appas,
Un pareil changement ne lui déplaira pas.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Alcandre, Ogier, en habits de prince, Suite, puis Lysimant.

En Dalmatie.

OGIER.

Eh bien, trouvez-vous pas mon esprit adorable ?
Ce moyen sera-t-il à vos vœux favorable ?
La Reine aura l'amour bien avant dans le sein,
930 Si cette invention n'altère son dessein ;
Je priserais beaucoup et ma voix et ma mine,
Si j'en pouvais toucher cette beauté divine.

ALCANDRE.

Quoi ! N'estime-tu pas avoir de doux attraits ?
Est-il quelque beauté qui ne cède à leurs traits ?
935 Crois que le plus parfait n'a rien de beau qui vaille
Cet agréable port et cette heureuse taille :
S'il est certain qu'Orphée ait attiré les bois,
Ces arbres vont danser aux accents de ta voix ;
N'approche pas si près de leurs écorces tendres,
940 Les flammes de tes yeux les réduiraient en cendres.
Qu'en ces lieux étrangers tu vas blesser de coeurs !
Il faudra que tout cède à tes charmes vainqueurs ;
Tu vas faire brûler toute la Dalmatie :
Mais si l'on t'enlevait ?... Cette peur me soucie.

OGIER.

945 Dieux ! Si l'on m'enlevait : ô le souci plaisant !
Qui se voudrait charger d'un fardeau si pesant ?

ALCANDRE.

Ogier, lorsque l'amour trouve un esprit sensible,
Ce dieu lui rend léger le faix le plus pénible ;
Et, voulant acquérir un objet si charmant,
950 Nous ne considérons ni danger, ni tourment.

OGIER.

Il est vrai que mon corps a des charmes étranges,
Et que toute la cour me donne des louanges ;
On admire mon port, si plein de majesté ;
Peu d'enfants de mon âge ont si bien profité ;
955 Pour moi, je prise peu tous ces petits Narcisses,
Dont le fard et le feu sont tous les exercices :
Le ciel en les formant fit de faibles efforts ;
Ce corps seul qu'il m'a fait vaut quatre de leurs corps.
Mais que ferai-je donc, possédant tant de charmes ?
960 La Reine en sera prise, elle rendra les armes,
Aura pour mon sujet beaucoup de passion,
Et ce n'est pas le but de notre invention ;
Au lieu que nous voulons emplir son coeur de glace,

Je l'emplirai de feux si je tiens votre place ;
965 Elle agréera l'hymen qu'a le Roi projeté,
Et vous avez dessein d'en être rejeté !...

ALCANDRE.

Cache ces qualités qu'en ton âme on admire,
Par-là nous obtiendrons l'effet que je désire ;
Ne lui témoigne pas un esprit si charmant,
970 Et fais lui dès l'abord un mauvais compliment ;
Tâche à ne pas montrer une humeur si polie,
Feins de tenir beaucoup de la mélancolie ;
Emploie à sembler fou ta sagesse et ton soin,
C'est être sage, Ogier, qu'être fol au besoin ;
975 Mais que tu feras mal une semblable feinte,
Et que ton naturel souffrira de contrainte !

OGIER.

Oh ! Je n'en doute plus, je vois trop clairement
Qu'il me tient ces propos contre son sentiment.
Ne craignez point, monsieur ; cette louange est vaine,
980 Je sais faire le fol avecque peu de peine ;
Il ne faut point beaucoup contraindre mon esprit,
Car c'est une leçon que nature m'apprit.

ALCANDRE.

Si contre mon rivai tu m'obtiens la victoire,
Je tiendrai toute chose au-dessous de ta gloire,
985 Et verrai par mépris toute l'antiquité,
Quelque si sage esprit qu'elle nous ait vanté.
Fais si bien, cher Ogier, qu'elle nous congédie ;
C'est de toi que dépend toute la comédie.

Lysimant vient.

Mais voici Lysimant. J'attendais ton retour ;
990 Eh bien, que dit la Reine ? Irons-nous à la cour ?

LYSIMANT.

Elle témoigne d'être à vos vœux favorable,
Et recevoir de vous un bien incomparable ;
On vous attend, monsieur, avecque passion :
Elle a fait préparer votre réception.

OGIER, à Lysimant.

995 As-tu perdu le sens dedans cette province ?
Ne me connais-tu pas en ces habits de prince ?
Adresse-moi ta voix, sans me regarder tant :
C'est moi qui suis Alcandre, et que la Reine attend.
Que la gloire est occulte en ce siècle où nous sommes !
1000 Ce maraud prend pour moi l'un de mes gentilshommes :
Je dois à son offense un supplice infini ;
Mais étant ignorant il est assez puni.

ALCANDRE.

Tu vois d'un oeil surpris ce changement de choses :
N'accuse que l'Amour de ces métamorphoses.

OGIER.

1005 Nous ennuyons la Reine, allons voir ses appas.
Qu'on ne discoure plus, et qu'on suive mes pas.

SCÈNE III.

La Reine, Un Conseiller, Florinée.

LA REINE.

Le sort pour m'apaiser alentit sa colère,
Ce tyran désormais est las de me déplaire ;
Mon esprit irrité doit être satisfait,
1010 Et je dois recevoir les offres qu'on me fait.
S'il est vrai que ce prince ait des charmes si rares
Qu'il donne de l'amour aux cœurs les plus barbares,
Et que le Roi son frère ait des traits moins puissants,
Je ne puis résister à ses vœux innocents,
1015 Le Roi même ayant joint à sa grâce infinie
Le sceptre glorieux de la Transylvanie.
Dieux ! Comme la colère abaissait ma grandeur
Quand je m'offrais pour femme à son ambassadeur !
Qu'il a su mal juger de cet honneur insigne,
1020 Et que le refusant il en parut indigne !

LE CONSEILLER.

Madame, on suit l'instinct qu'on a reçu des cieux :
Lui seul rend notre sort ou vil ou glorieux.
Quand un mortel est né pour régir un empire,
Son inclination vers cet objet aspire ;
1025 Il viole souvent pour suivre ses desseins
Et les humaines lois, et les droits les plus saints ;
D'autres souhaitent peu ces grandeurs souveraines ;
Car ils ne sont pas nés pour en tenir les rênes,
Ils ne sont point touchés de cette ambition,
1030 Un médiocre sort borne leur passion.
Mais ce grand prince arrive : agréable journée !
De toi dépend tout l'heur de notre destinée.

SCÈNE IV.

**La Reine, Le Conseiller, Florinée, Ogier,
Alcandre, Lysimant, Suite.**

OGIER, avec emphase.

Gloire de l'univers, miracle de ces lieux,
Qui mérites un rang entre les demi-dieux ;
1035 Divin objet des cœurs, adorable homicide,
Plus sage que Nestor, plus vaillante qu'Alcide,
Tout cède à votre bras, et jamais les mortels
Ne dressèrent aux dieux de si dignes autels.

LA REINE.

Je demeure muette, et ne le puis entendre ;
1040 À qui dois-je parler ? Qui de vous est Alcandre ?

OGIER.

Que les rares vertus éblouissent les sens !
Elle ressent l'effet de mes charmes puissants ;
Ses yeux sont éblouis : mais tirez-moi de peine,
À qui dois-je parler ? Qui de vous est la Reine ?

LA REINE.

1045 Les gens que vous voyez dépendent de ma loi.

OGIER.

Et ceux-ci n'ont point vu d'autre Alcandre que moi.
La fatigue et les soins en un si long voyage,
Ont peut-être amaigri mon corps et mon visage ;
Je suis d'un naturel qui s'altère aisément,
1050 Mais je reprends aussi l'embonpoint promptement ;
Le vermeil revient tôt, comme tôt il s'efface ;
Un repas me rendra la moitié de ma grâce.
Puis-je me déclarer à votre majesté,
Et dire que j'ai faim, sans incivilité ?
1055 La fatigue des champs m'a presque ôté l'haleine :
Du vin me plairait fort. Excusez, grande Reine.

FLORINÉE.

Amant le plus plaisant qui respire le jour !
La soif le presse plus que ne fait son amour.

LA REINE.

Commandez là-dedans qu'on serve son altesse.

OGIER.

1060 Entrons, obligez-moi : dieux, que la faim me presse !

LE CONSEILLER.

Il lui faut préparer de l'avoine et du foin ;
C'est de quoi ses pareils ont le plus de besoin.

**OGIER, en sortant,
tâte le menton à Florinée devant la Reine.**

Je veux beaucoup de bien à cette belle fille ;
Son port est gracieux, et sa taille gentille.

FLORINÉE.

1065 Si de son corps au mien on fait comparaison,
J'avouerai franchement qu'il a quelque raison.

Tous sortent, excepté la Reine et Alcandre.

LA REINE.

Est-ce là ce phénix, cet objet de louanges
Dont on m'a figuré des merveilles étranges ;
Ce miroir de beautés, ce charme des esprits,
1070 Qui sur tous les objets doit emporter le prix ?

ALCANDRE.

Madame, en nos pays sa gloire est sans seconde :
Il a des ornements prisés de tout le monde ;
Et mille objets d'amour se rangeant sous sa loi,
Préféraient ses vertus aux mérites du Roi.

LA REINE.

1075 On a de mauvais yeux de le trouver aimable,
Et sa seule laideur me semble incomparable ;
Le Roi, dont tout le monde estime les vertus,
En possède bien peu, s'il n'en possède plus.

ALCANDRE.

Vos regards amoureux ont une force exquise,
1080 Autant sur la raison comme sur la franchise ;
S'il n'a fait admirer son esprit en ces lieux,
Blâmez de ce défaut la grâce de vos yeux.

LA REINE.

Si contre mes regards son âme est sans défense,
Que n'ont-ils sur la tienne une égale puissance ?
1085 Et s'ils ont le pouvoir d'ôter le jugement,
Comment te puis-je ouïr parler si sainement ?

ALCANDRE.

Les discours étouffés me mourraient dans la bouche,
Vous me verriez muet comme l'est une souche,
Si je vous regardais d'un oeil de passion,
1090 Si j'osais espérer votre possession.

LA REINE.

Que ton maître n'est-il d'un mérite si rare !
Que le ciel t'est prodigue, et la fortune avare !
Avec sa dignité, que n'a-t-il ta vertu.
Ou que la méritant ne la possèdes-tu !

Ils sortent.

SCÈNE V.
Le Roi, Un Page.

En Hongrie.

LE ROI.

1095 Détache ton bandeau, fier tyran de nos âmes ;
Pèse ma qualité, considère mes flammes ;
Vois qu'entre tes sujets un Roi souffre le plus,
Que j'ai cent fois reçu la honte d'un refus.
Esclave infortuné d'une de mes sujettes,
1100 J'ai cent fois découvert mes passions discrètes ;
J'ai poussé des soupirs, j'ai languï, j'ai pleuré,
J'ai ses yeux inhumains à genoux adoré,
Et je trouve toujours son coeur inexorable.
N'es-tu pas satisfait, tyran impitoyable !
1105 Si tu n'as résolu de me priver du jour,
Change bientôt, cruel, sa haine ou mon amour.
Après avoir poussé tant d'inutiles plaintes,
Je tente une autre voie, et j'ai recours aux feintes :
Je sais qu'Alcandre seul rend mon sort malheureux,
1110 Et qu'autant qu'elle l'aime, il en est amoureux ;
S'ils s'aimaient un peu moins, deux lettres supposées
Rendraient facilement leurs âmes divisées ;
L'un l'autre se croyant sous l'hymen asservis,
Je verrais mes desseins d'un doux effet suivis.
1115 Quoi qu'il doive arriver, je sonde cette voie,
Alcandre aura dans peu la lettre que j'envoie ;
Il reste de porter à cet objet charmant
Celle-ci que je viens de tracer fraîchement ;
L'ingrate, la jugeant de la main de mon frère,
1120 Croira que son hymen ne se peut plus distraire ;
Qu'elle doit étouffer des inutiles feux,
Et se montrer enfin plus sensible à mes vœux.
Comme lui, recevant l'autre écrit qu'on lui porte,
Et croyant qu'il vient d'elle, et que sa flamme est morte,
1125 Que le noeud de l'hymen l'a soumise à mon sort,
Oubliera ses appas qu'il a chéris si fort.

Au page.

Cours, porte cette lettre à cette âme cruelle,
Et feins d'être envoyé de mon frère vers elle ;
Jure de l'avoir vu sous ce joug se ranger,
1130 Et sonde si son coeur ne pourra point changer.

Le Roi sort. Le page prend la lettre, et va trouver Rosélie.

SCÈNE VI.

Pâris, Argant, puis Rosélie.

PÂRIS.

Argant, quelle infortune à la mienne est pareille ?
Le Roi veut épouser cette jeune merveille ;
Près de la Reine aussi tout espoir m'est ôté,
Alcandre va jouir de sa rare beauté.

ARGANT.

1135 Je suis aise de voir votre espérance vaine.
Je veux perdre le jour si je plains votre peine !
Le sort vous fait encor un traitement trop doux,
Et jamais le malheur ne fut mieux dû qu'à vous.
Ah ! Que vous savez mal connaître la fortune,
1140 Son humeur d'obliger n'est pas trop importune ;
Ce qu'elle offre une fois, elle ne l'offre plus,
Elle n'a point deux fois la honte d'un refus.

Rosélie vient.

PÂRIS.

Je vois les yeux vainqueurs qui m'ont l'âme ravie.

ROSÉLIE, pensant être seule.

Quel désastre ne cède à celui de ma vie !
1145 Alcandre, aimable objet, tu n'es plus en ces lieux,
Et la lumière encore est permise à mes yeux !
Hélas ! Que me sert-il d'en conserver l'usage ?
Puis-je espérer encor de revoir ton visage ?

PÂRIS, l'abordant.

L'amour, chère beauté, vous fait rêver ainsi ?

ROSÉLIE.

1150 Oui, mais ce n'est pas vous qui causez ce souci.

PÂRIS.

Je suis bien délivré d'une croyance telle,
Le Roi vous promettant une amour immortelle.
Il est vrai qu'autrefois, ne vous pouvant toucher,
Je m'étonnais qu'Amour fût si mauvais archer ;
1155 Je croyais justement vous blâmer d'injustice,
Quand je vous faisais seul des offres de service :
Mais depuis que le Roi s'est chargé de vos fers,
Qu'à l'autel où je prie il a ses vœux offerts,
Je suis réduit au point de souffrir sans me plaindre ;
1160 Sa seule qualité m'oblige à me contraindre.

Mon esprit, toutefois, ne se peut dégager,
J'ai pour vous une amour que je ne puis changer ;
Et je ne veux pour prix de ma persévérance,
Que la gloire d'aimer sans aucune espérance,
1165 D'avoir été vaincu de vos divins attraits,
Et de faire admirer le pouvoir de leurs traits.

ROSÉLIE.

Combien que je vous plaigne en cette ardeur si forte,
Vous m'obligez pourtant de vivre de la sorte ;
Et pour me témoigner que vous m'aimez ainsi,
1170 Monsieur, laissez-moi seule entretenir ici.

Il sort.

ARGANT, s'en allant.

Ô des sots amoureux l'agréable modèle !
Le voilà bien payé d'une amour si fidèle.

ROSÉLIE, seule.

Ah ! Que ne peux-tu voir, cher objet de mes vœux,
Avec quelles froideurs je me ris de leurs feux !
1175 Qu'ici tu recevrais une preuve assurée
De l'étroite amitié que nous avons jurée !
Tu verrais que le Roi... mais que veut celui-ci ?

Le page entre.

LE PAGE, lui donnant la lettre.

Vous le saurez, Madame, et qui m'envoie ici ;
Consultez ce papier.

ROSÉLIE, lit la lettre.

Contenu de la lettre.

1180 « N'aimez plus un ingrat, divine Rosélie,
Qui ne saurait briser la chaîne qui le lie ;
Un qui n'est plus à vous, un qui n'est plus à soi,
Qui cueille des plaisirs en la couche d'une autre,
Et qui tienne une loi
1185 Plus forte que la vôtre.
Le ciel s'est offensé qu'un monarque soupire,
Il veut que vos baisers allègent son martyre ;
Mon exemple a déjà dégagé votre foi,
Et la nécessité qui me donne à la Reine,
1190 Elle vous donne au Roi ;
Mettez fin à sa peine. »

ALCANDRE.

Elle continue, ayant lu.

Il devait bien chérir des charmes si puissants ;
Adieu, témoignez-lui l'aise que j'en ressens.

Il s'en va.

Elle continue étant seule.

1195 Ô le siècle divin que le siècle où nous sommes !
Ô la rare vertu que la vertu des hommes !
Que je dois de louanges à sa fidélité ;
Qu'elle a paru puissante en la nécessité !

Elle déchire la lettre.

Papier, qu'il a noirci de sa main, l'infidèle,
Où j'apprends de mes maux la funeste nouvelle,
1200 Dois-tu paraître entier devant mes yeux confus,
Toi qui viens m'annoncer que sa foi ne l'est plus ?
Papier cent fois maudit, secrétaire d'un traître,
Ah ! Que ne puis-je ainsi disposer de ton maître ?
Que ne m'est-il permis, après ce que je vois,
1205 De faire de son coeur ce que je fais de toi ?
Je cède à ces transports, et la voix m'est ravie ;
Hélas ! Que puissent-ils m'ôter aussi la vie.

Elle sort.

SCÈNE VII.

Alcandre, Ogier, Un Messenger, Suite du Roi.

En Dalmatie.

ALCANDRE.

Ô les cuisants malheurs dont mes jours sont comblés !
Dis-tu qu'ils sont déjà sous l'hymen assemblés ?

LE MESSAGER.

1210 Je fus présent moi-même à la cérémonie ;
J'ai vu de ces amants l'allégresse infinie ;
D'un agréable trait leurs esprits sont blessés,
Leurs regards mutuels me l'apprent assez ;
Chacun bénit leurs feux, et leur rendit hommage :
1215 Mais ce papier, monsieur, vous dira davantage.

ALCANDRE, ouvre la lettre, et lit.

Contenu de la lettre.

« Partagez ma bonne fortune,
Mon frère, Rosélie a fini ses mépris ;
Un heureux mariage assemble nos esprits,
Et la rigueur du sort ne m'est plus importune.
1220 Vous, possédez bientôt la Reine :
Caressons à l'envi ces objets de nos vœux,
Et ne songeons qu'à prendre une agréable peine,
À qui se donnera le premier des neveux. »

FERNAND.

Et puis, assurons-nous en leur sexe perfide

1225 OÙ si visiblement l'inconstance préside ;
 Croyons que leurs discours ouvrent leurs sentiments ;
 Espérons en leur foi, révérons leurs serments !
 Hélas ! Que ma croyance était mal assurée.
 Quelque fidélité que nous eussions jurée !
 1230 Que j'avais mal fondé mon espoir innocent !
 Que son esprit est faible, et qu'un sceptre est puissant !
 La femme prise peu le titre de constante
 Lorsque celui de Reine est l'appât qui la tente.
 Donc, ce cruel tyran de mes affections
 1235 Mesure ses plaisirs à mes intentions ;
 Il possède mon bien, il goûte mes délices,
 Il cueille, l'inhumain, le fruit de mes services ;
 Ce qu'amour me donnait, le pouvoir l'a fait sien,
 Il obtient toute chose, et je n'espère rien !
 1240 Mais que me sert, hélas ! Cette inutile plainte ?
 En la fidèle ardeur dont mon âme est atteinte,
 Malgré son changement, j'adore ses appas,
 Le dessein que j'ai fait ne s'altérera pas.
 Je relève d'un dieu plus fort que ma colère,
 1245 Je l'adorais constante, et je l'aime légère ;
 Je l'aimais la voyant, je l'aime sans la voir ;
 Je l'aimais espérant, je l'aime sans espoir.
 Pesant la qualité de l'appât qui la flatte,
 Je pardonne mon mal à cette belle ingrante ;
 1250 Et je veux dans ses mains, malgré tant de froideur,
 Confirmer les serments d'une fidèle ardeur.
 Partons secrètement ; en ce point déplorable,
 Le respect de la Reine est peu considérable.

Il sort.

OGIER, s'en allant.

1255 Retenez en ces lieux cet esprit irrité,
 Dieux ! Ou je suis à bout de ma principauté.
 On me craignait déjà sur la terre et sur l'onde ;
 Je m'étais proposé de conquérir le monde ;
 Je méditais déjà mille nouvelles lois :
 Mais je prévois dans peu la fin de mes exploits.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Rosélie, Floris.

Dans une chambre.

ROSÉLIE.

1260 Pourquoi me parles-tu de l'oublier, ce traître ?
Son exemple, Floris, m'oblige-t-il de l'être ?

FLORIS.

Il vous justifiera dans toute cette cour.

ROSÉLIE.

Il est vrai : mais non pas dedans celle d'Amour.
Jamais de nos serments ce dieu ne nous dispense,
1265 Je ne puis imiter un crime sans offense ;
Et les maux que le ciel prépare à son forfait,
Je les mériterais changeant comme il a fait.
Ah ! Cesse d'irriter ma douleur violente,
Souffre qu'il soit volage, et que je sois constante ;
1270 Des regrets assez forts ont mon coeur assailli,
Sans y mêler encor celui d'avoir failli.

FLORIS.

Mais depuis que l'Amour nous ôte l'espérance,
Oblige-t-il encore à la persévérance ?

ROSÉLIE.

Qui penses-tu blâmer des ennuis que je sens ?
1275 N'accuse que l'ingrat qui m'a charmé les sens ;
L'Amour n'est pas auteur de cette perfidie ;
Ce puissant dieu n'a pas son âme refroidie.
C'est bien m'entretenir de discours superflus,
Que de dire qu'Amour nous porte à n'aimer plus.

FLORIS.

1280 Quelle fin aura donc une amour si fidèle ?

ROSÉLIE.

Elle n'en aura point, puisqu'elle est immortelle.

FLORIS.

J'entendais, quel effet...

ROSÉLIE.

Ma satisfaction ;

Le bien d'avoir suivi mon inclination,
De pouvoir quelque jour confondre ce volage,
1285 Et le faire rougir de son peu de courage.
Mais quelles gens, Floris, dressent ici leurs pas ?

SCÈNE II.

Rosélie, Floris, Lysanor, Suite.

LYSANOR, présentant à Rosélie un bassin où est la couronne.

Voyez, chaste beauté, le prix de vos appas ;
Si le Roi vous chérit, si son âme est sans feinte,
Et si l'intention qu'il a pour vous est sainte.
1290 Il vous presse par moi d'accepter ce présent,
Et de flatter d'un mot son martyr cuisant.
Conservez-nous, madame, un si puissant monarque,
Ne l'abandonnez pas au pouvoir de la Parque ;
Vos froideurs font en lui le plus sensible effort
1295 Qui fit jamais résoudre un amant à la mort.

ROSÉLIE.

Le Roi m'honore trop, il saura par moi-même
Comment je suis sensible à cet honneur extrême.
Madame, vous rendrez ce prince réjoui,
Sans autres compliments que le seul mot d'oui.

Il sort avec sa suite.

FLORIS.

1300 Eh bien, refusez-vous un bonheur si sensible ?
Conservez-vous encore un courage invincible ?
Et ce dernier assaut ne vous peut-il dompter
Ici que la victoire est tant à redouter,
Ici qu'elle vous ôte une offre si parfaite,
1305 Ici que la couronne honore la défaite ?
Aimez, aimez ce prince, allégez son souci.

ROSÉLIE.

Adieu, retire-toi, laisse-moi seule ici.

FLORIS.

Ne considérez point cette vaine constance,
Madame, un fol refus traîne sa repentance.

Elle sort.

ROSÉLIE, seule assise, et regardant la couronne.

- 1310 Pour qui dois-je incliner de deux objets puissants
Dont l'un m'ôte le coeur, l'autre éblouit mes sens ?
Quel envieux démon suscite la fortune
D'offrir à mes regards sa grandeur importune ?
Les charmes de l'amour ne suffisaient-ils pas ?
1315 Puis-je de tous les deux accorder les appas ?
Amour ! Dieux, quel abus égale ma folie !
Aimerai-je toujours un ingrat qui m'oublie ?
Portons ailleurs l'ardeur de nos vœux superflus :
Mais qu'aimerais-je, hélas ! Si je ne l'aime plus ?
1320 Sors par un tel effort de ce honteux servage,
La couronne est le prix de ce coup de courage.
Non, je préfère Alcandre aux plus rares objets,
Le Roi de mes désirs vaut mieux que des sujets ;
Je vis plus glorieuse en son obéissance,
1325 Que si je possédais une entière puissance.
Oui ; mais il a jugé mon destin trop heureux,
Alors qu'il présidait à mon coeur amoureux ;
Du rang de ses sujets l'ingrat m'a séparée,
Comme si le servant j'étais trop honorée ;
1330 Et pour l'heur d'obéir que je me vois ravir,
Un Roi plus glorieux m'offre de me servir.
Contentons ce monarque, acceptons sa couronne,
Partageons avec lui l'éclat qui l'environne ;
Ôtons-nous pour jamais ce brasier hors du sein,
1335 Alcandre, cet ingrat, consent à ce dessein.
Alcandre, hélas ! Ce mot divertit mon envie,
Pour ne l'adorer plus, il faut perdre la vie ;
Ma résolution ne se peut altérer,
Quelque espoir que lui-même ait de nous séparer.
1340 Floris revient. Elle repousse le bassin.

FLORIS.

Un marchand étranger m'a donné cette lettre,
Et je la viens, madame, entre vos mains remettre.

ROSÉLIE, prenant la lettre.

Ne le puis-je pas voir ?

FLORIS.

Il est encore ici.

ROSÉLIE, lisant l'adresse.

« Au perfide sujet de mon cuisant souci ! »

À Floris.

1345 Priez-le donc d'entrer.

Floris sort.

Ai-je offensé personne
Qui me doive donner ce titre qui m'étonne ?

Elle ouvre la lettre et lit.

Contenu de la lettre.

« Donc vous m'avez manqué de foi !
Votre âme s'est rendue,
Et vous donnez au Roi
1350 La faveur qui m'est due :
Donc, ô plus rare objet qui respire le jour,
La Fortune a vaincu l'Amour.
Tant de travaux que j'ai soufferts
Et ma longue tristesse... »

Là Alcandre entre déguisé en marchand ; et Rosélie lui rend la lettre sans l'achever.

1355 Tiens, ce n'est pas à moi que cet écrit s'adresse.

ALCANDRE, la lui rendant.

On m'a chargé pourtant de faire voir ces vers
Au plus muable objet qui soit en l'univers.

ROSÉLIE, en colère.

Et cette occasion t'oblige à me les rendre ?
Impudent, insensé !... Mais, ô dieux ! C'est Alcandre.
1360 Cruel, viens-tu combler les malheurs de mes jours,
M'apprenant de ta voix tes nouvelles amours ?

ALCANDRE.

Je viens de mon oreille apprendre ma misère ;
Je me viens immoler à votre humeur légère ;
Et faire voir mon sang aux plus perfides yeux
1365 À qui parut jamais la lumière des cieux.

ROSÉLIE.

C'est donc aux tiens, cruel, qu'appartient cette vue,
Âme de sentiment et de foi dépourvue.

ALCANDRE.

Croyez-vous excuser votre légèreté,
Ajoutant l'injustice à l'infidélité ?
1370 Imaginez, madame, une meilleure ruse,
Mon accusation est une faible excuse.

ROSÉLIE.

Ne te devons-nous point un éloge immortel ?
N'as-tu point mérité qu'on te dresse un autel ?
Et qui veut désormais invoquer la constance,
1375 Doit-il point recourir à ta seule assistance ?

ALCANDRE.

Je ne prolonge point ce subtil entretien,
Ma voix cède à la votre, et votre coeur au mien ;
Je voudrais vainement combattre de la sorte,
En fait de discourir votre sexe l'emporte ;
1380 Et malgré ma mémoire, et l'écrit que j'ai vu,
Vous ne pourriez prouver que le blâme m'est dû.
Bien ! Je suis odieux, et vous êtes aimable ;
Vous êtes l'innocente, et je suis le coupable ;
Vous méritez le prix, on me doit le trépas ;
1385 Vous aimez constamment, et je ne le fais pas.

ROSÉLIE.

Inconstant, quel sujet en ces lieux te ramène ?
Es-tu déjà lassé des faveurs de la Reine ?

ALCANDRE.

La Reine n'a pour moi que de faibles appas,
Ne me reprochez point un bien que je n'ai pas ;
1390 Je n'ai point désiré de faveurs que les vôtres,
Et ne souhaite point en avoir jamais d'autres.

ROSÉLIE, lui donnant sa lettre.

Ne m'as-tu pas mandé tes nouvelles amours ?
Accorde tes écrits avecque tes discours.

ALCANDRE, après avoir lu.

Madame, je n'ai point ces paroles tracées,
1395 J'ai toujours eu pour vous de contraires pensées ;
Et je ferai paraître à vos yeux inhumains
Que jamais cet écrit n'est sorti de mes mains ;
Le Roi qui vous possède a supposé la lettre
Pour obtenir le bien que vous n'osiez promettre ;
1400 Je ne portai jamais la qualité d'époux,
Et n'eus jamais dessein de l'être que de vous.

ROSÉLIE.

Quoi, cet écrit est faux ? Cher amant ! Cher Alcandre !
Ô dieux ! L'heureux discours que tu me fais entendre !
Reprends dessus mes voeux un pouvoir souverain,
1405 Et ne me fais plus voir qu'un visage serein.

ALCANDRE.

Le puis-je avoir que triste, au mal qui me tourmente,
Vous voyant comme soeur, et non plus comme amante ?
En l'état où je suis le ris m'est ennuyeux,
C'est à moi de pleurer, au Roi d'être joyeux.

ROSÉLIE.

1410 Ah ! Chasse de ton âme un soupçon qui m'offense,
Tu me vois telle après que devant ton absence ;

Ma foi t'est conservée, elle est au même point ;
Ce monarque importun ne me possède point ;
Il se travaille en vain, de quelque appât qu'il use ;
1415 Tu peux voir ce qu'il m'offre, et ce que je refuse ;
Je me ris des efforts que ces présents me font,
Et je crois plus devoir à ton coeur qu'à mon front.

ALCANDRE, tirant une lettre de sa poche.

Vous espérez en vain de retenir ma plainte,
Votre hymen consommé vous défend cette feinte ;
1420 J'ai su la vérité par cet écrit fatal :
Il ne me permet plus de douter de mon mal.

ROSÉLIE, après avoir lu.

Je ne m'étonne plus de ta fausse croyance
Puisqu'un écrit si faux causait ta défiance ;
Crois qu'il n'a jamais eu que le pouvoir de Roi,
1425 Je ne reconnais point de plus étroite loi ;
Qu'il vante les faveurs qui lui sont accordées,
Il en obtient beaucoup s'il se repaît d'idées ;
Que le faux nom d'époux le rende satisfait,
Mais s'il l'est de pensée, tu le seras d'effet.

ALCANDRE.

1430 Excuse, ma déesse, une ardeur insensée,
Pour la dernière fois j'ai sondé ta pensée ;
Mon absence a prouvé ta générosité,
Je ne puis plus douter de ta fidélité.
Je n'ai cru ton hymen que dans la Dalmatie,
1435 Mon âme s'est depuis là-dessus éclaircie ;
Avant que de revoir tes célestes appas,
J'ai bien su que le Roi ne les possédait pas ;
Aussi je n'accusais ta passion fidèle,
Qu'à dessein seulement que tu parlasses d'elle ;
1440 Car j'ai toujours soumis tes plus rares discours,
À celui qui me dit que tu m'aimes toujours.

ROSÉLIE.

Puisqu'enfin nos esprits se sont tirés de peine,
Achève un dernier point, parle-moi de la Reine ;
Comment t'arriva-t-il de quitter ses pays ?

Le Roi entre avec sa suite.

1445 Mais, Dieux ! Voici le Roi.

ALCANDRE, se cachant derrière Rosélie.

Tous mes soins sont trahis.

LE ROI.

Enfin, toujours constante et toujours inhumaine,
Vous ne consentez point à la fin de ma peine ?

ROSÉLIE.

Sire, qu'un autre objet ait l'honneur de vos vœux ;
Ne possédant qu'un cœur, je n'en puis donner deux.

LE ROI.

1450 Si je travaille en vain, cruelle, âme de souche !
Que j'apprenne le nom de l'amant qui te touche ?

ROSÉLIE, lui donnant la lettre d'Alcandre.

Sire, vous le verrez au bas de cet écrit.

LE ROI, lit.

Alcandre !

ROSÉLIE.

C'est lui seul qui règne en mon esprit.

LE ROI.

1455 Mais, puisqu'il est rangé sous les lois d'hyménée,
À qui sera qu'à moi ta beauté destinée ?
Pour un autre que toi ses esprits sont blessés,
Sa lettre que tu vois te le témoigne assez.

ALCANDRE, se montrant.

1460 Non, ma voix qu'elle entend témoigne le contraire ;
J'ai pour elle une ardeur que rien ne peut distraire ;
Hymen ne m'a jamais dessous ses lois rangé :
À ses seules beautés mon cœur s'est engagé.

LE ROI.

Ah traître ! Injuste objet de ma juste colère,
Est-ce là le souci que tu prends de me plaire ?
Et n'espères-tu pas un cruel châtement
1465 Après t'être moqué de mon commandement ?
Qu'on le mène, ce traître, à mes yeux détestable,
Attendre en un cachot un arrêt équitable ;
Qu'il aille en cette horreur caresser les serpents,
Ce criminel auteur des pleurs que je répands,
1470 Cet odieux sujet de ma douleur extrême,
Ce démon, ce sorcier de la beauté que j'aime !

On emmène Alcandre. Rosélie va pour le suivre.

LE ROI, retenant Rosélie.

Rosélie, où cours-tu, ma déesse ?

ROSÉLIE.

Au trépas.
Si vous ne permettez que je suive ses pas.

LE ROI, l'arrêtant.

1475 Arrête ici, cruelle, homicide, inhumaine,
Et donne un peu de trêve à l'excès de ma peine.
Quelle preuve de foi, quelle soumission
Peut gagner une place en ton affection ?
Comment alluma-t-il cette ardeur qui te presse ?
Sous quel nom, sous quel teint faut-il que je paraisse ?

ROSÉLIE.

1480 Je ne suis plus au point de juger des appas :
Sous la forme d'un dieu vous ne me plairiez pas ;
Vous traversez en vain des amours si parfaites,
La mort nous guérira des maux que vous nous faites.
Adieu ; n'ajoutez point à mon cruel tourment
1485 Celui de ne pouvoir soupirer librement.

Elle sort.

LE ROI, en s'en allant.

À quoi me résoudra ma douleur furieuse ?
Ne puis-je mépriser cette âme dédaigneuse ?
Agréables dédains, profitable rigueur,
Si vous pouvez m'ôter son image du coeur !

SCÈNE III.

La Reine de Dalmatie, Florinée, déguisées en pèlerines.

En Hongrie.

LA REINE.

1490 Que peux-tu concevoir, chère et sage parente,
Des secrets de mon coeur fidèle confidente ?
Quelles intentions te peux-tu figurer
Me voyant en ces lieux que je dois abhorrer ?
Ne crois pas qu'une amour qu'on ne puisse distraire
1495 M'amène ici pour voir, ni le Roi, ni son frère ;
Que je veuille, inconnue en ce faux vêtement,
Adoucir à leurs yeux mes amoureux tourments.
Ne t' imagine pas qu'une amoureuse rage
Ait jusques à ce point abaissé mon courage.
1500 Si nous pouvons par l'un juger de tous les deux,
Ils ont des qualités indignes de mes vœux.
Ce brutal que j'ai vu, ce difforme Silène,
Me pouvait moins porter à l'amour qu'à la haine,
Et, prenant son congé sans l'ouïr de ma voix,
1505 Prévint heureusement le dessein que j'avais ;
Leur aspect ne saurait m'apporter d'allégeance,
Et je demeure ferme au désir de vengeance ;
Je ne puis qu'en leur perte établir mon bonheur,

Ou je ne suivrai pas les conseils de l'honneur.
1510 Mais avant que de faire éclater les tonnerres
Des fortes légions qu'on lève dans mes terres,
Avant que de leur sang leur pays arroser,
J'ai voulu voir l'objet qui me fait mépriser :
Jusque dedans ma cour tout le monde publie
1515 La charmante beauté de cette Rosélie ;
Et, pour voir cet honneur des plus rares objets,
Je me suis avec toi soustraite à mes sujets.
Je ne sentis jamais une ardeur de la sorte.
Allons, cherchons quelqu'un qui nous montre sa porte.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

**Rosélie, Floris, puis La Reine et Florinée, puis
Timandre, puis Pâris et Argant, puis Le Roi
avec sa suite, puis Alcandre et Ogier.**

Dans la chambre de Rosélie.

ROSÉLIE.

1520 Ambitieux objets ! Ah ! Que je blâme ici
L'art de vous embellir avec tant de souci !
Quittez en me voyant cette inutile peine,
Que donne à votre esprit votre humeur folle et vaine ;
Vous pensez par le fard vos attraits augmenter,
1525 Et moi j'en userais s'il les pouvait ôter.

Floris vient.

Mais que me veut Floris ?

FLORIS.

Certaine pèlerine,
D'un agréable port, d'une beauté divine,
Demande à vous parler.

La Reine entre avec Florinée.

ROSÉLIE.

Qu'elle entre. Ô ciel ! Ô dieux !
Quel éclat est pareil à celui de ses yeux ?

LA REINE, en pèlerine.

1530 Madame, cette voix qui court par tout le monde,
Qui porte les beaux noms sur la terre et sur l'onde,
Qui fait en un moment tant de chemins divers,
Ne parle que de vous en tout cet univers.
Elle ne vante plus la gloire des provinces ;
1535 Elle a perdu le soin d'éterniser les princes ;
Les plus rares exploits se perdent sans renom ;

Les plus savants esprits sont sans bruit et sans nom ;
Les plus belles vertus s'exercent sans mémoire :
Elle donne ses soins à votre seule gloire,
1540 Et jusqu'en nos pays fait passer vos attraits
Pour le plus grand effort que le ciel fit jamais.
Passant par celui-ci, j'ai souhaité la vue
De cet aimable objet dont la terre est pourvue ;
J'ai ce bonheur insigne, et véritablement
1545 Ce renom glorieux vous est dû justement ;
On ne peut trop hanter une beauté si rare,
La gloire à vos attraits ne peut être qu'avare.

ROSÉLIE.

À quels termes si beaux puis-je avoir du recours,
Qui répondent si bien que vos propres discours ?
1550 Pour dignement parier de vos beautés extrêmes,
Je ne vous dois tenir que vos paroles mêmes.
Pour moi, de mes défauts je me sais défier,
Et je sais mieux rougir que me glorifier ;
Désirer de me voir, quoique j'en fasse compte,
1555 Ce n'est me faire honneur que pour me faire honte.

LA REINE.

Vous montrez que le ciel ne fit pas moins d'efforts
En créant votre esprit, qu'en formant votre corps ;
Et je dois avouer, restant sans répartition,
Que votre voix n'est pas votre moindre partie.

ROSÉLIE.

1560 Ne priserais-je pas un chef-d'oeuvre des cieux,

Timandre entre.

Un tableau.... Mais voici qui vous prisera mieux.

À Timandre.

Mon frère, fermez l'oeil, si vous êtes sensible,
Et ne regardez point ce miracle visible ;
Fuyez, détournez-vous de cet objet vainqueur,
1565 Ou bien vous résolvez à perdre votre coeur.

TIMANDRE, regardant la Reine.

Que ne me donniez-vous cet avis favorable,
Avant que j'eusse vu son visage adorable ?
Mon coeur vient de sortir à son premier regard,
Vous ne m'obligez plus de m'avertir si tard ;
1570 Charmante pèlerine, objet inestimable
Où le ciel fait tout voir ce qu'il a fait d'aimable,
Où s'adressent vos pas ? Doux charme des esprits,
Quel ennuyeux voyage avez-vous entrepris ?

LA REINE.

Passant pour visiter les saints lieux d'Italie,
1575 Nous avons entendu le nom de Rosélie ;
Et l'oyant estimer, nous avons souhaité
D'avoir l'honneur de voir sa divine beauté ;

Et certes, le bonheur d'avoir vu ce visage
Me fait infiniment estimer mon voyage.

TIMANDRE.

1580 Qui pourrait de ces yeux exprimer la douceur ?

LA REINE.

Donnez cette louange à cette belle soeur ;
Sa divine beauté captive des monarques,
Et la mienne ne peut se vanter de ces marques ;
1585 Presez-vous une étoile auprès de ce soleil,
Dont l'éclat est si grand qu'il n'a point de pareil ?

TIMANDRE.

Comment résisterai-je à ses aimables charmes ?
Ah ! Ma soeur, je suis pris, ma raison rend les armes.

Pâris et Argant entrent.

PÂRIS, à Rosélie.

Privé de vos faveurs, privé de tout espoir,
Que je ne le sois pas du bonheur de vous voir ;
1590 Je ne puis rien prétendre à vos beautés divines :
Mais beaucoup sont guéris voyant les médecines ;
Le mot seul de remède a de puissants appas ;
C'est beaucoup de le voir, quoiqu'on n'en use pas.

ROSÉLIE, lui montrant la Reine.

Cet objet ne peut-il divertir vos pensées ?
1595 Ces charmes n'ont-ils pas mes beautés effacées ?
Voyez, voyez, Pâris, ce miracle d'Amour,
Et méprisez la nuit quand vous voyez le jour.

PÂRIS, reconnaissant la Reine.

Ah ! Madame, est-ce vous ? Quel accident vous porte
À visiter ces lieux, couverte de la sorte ?

LA REINE, à part.

1600 Ô de mes accidents le pire et le dernier !
Pâris nous reconnaît : mais il faut tout nier.

À Pâris.

Savez-vous qui je suis ?

PÂRIS.

La plus parfaite Reine
Qui jamais ait porté le nom de souveraine.

LA REINE.

Vous me connaissez mal, ce nom ne m'est point dû,
1605 Et vous êtes celui que je n'ai jamais vu.

PÂRIS.

Ne dissimulez point, vertueuse princesse,
Et portez contre moi la fureur qui vous presse,
Je rendrai par ma mort votre esprit adouci,
Si c'est pour vous venger que vous êtes ici.

LA REINE.

1610 Je ne me venge point, n'étant point offensée.

ARGANT, à Pâris.

De quelle maladie est son âme blessée ?
Elle a moins de raison, ne vous connaissant plus,
Que vous n'en avez eu l'offensant d'un refus.

PÂRIS.

1615 Madame, hé ! Quel espoir en ces lieux vous amène ?
Quel sujet vous oblige à prendre tant de peine ?

ARGANT, à Pâris.

N'en espérez plus rien, ses feux sont refroidis,
Elle ne connaît plus son amant de jadis.

LA REINE.

Je ne vous vis jamais. Dieu, quelle frénésie !

TIMANDRE.

1620 Ah Pâris ! Que l'amour trouble la fantaisie !
Ma soeur vous ayant mis à ce terme fatal,
Je blâme sa rigueur, et je plains votre mal.

PÂRIS.

Non, monsieur, je suis sain, de sens et de courage,
Et vous ne devez pas m'outrager davantage.

TIMANDRE.

1625 Une faible raison produit votre courroux,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'amour fait des fous.

PÂRIS.

N'irritez point, Timandre, une juste colère,
Si l'amour fait des fous, mon bras les sait défaire.

TIMANDRE.

Vous le devez donc craindre.

PÂRIS.

1630 Ah ! C'est trop m'outrager,
L'honneur, malgré l'amour, m'oblige à me venger.
Sortons.

Le Roi entre avec sa suite.

LE ROI, retenant Pâris et Timandre.

Où courez-vous, animés de la sorte ?

PÂRIS.

Sire, un juste sujet à ce courroux me porte :
Timandre m'a tenu des mots injurieux,
Qui du plus modéré feraient un furieux.

LE ROI.

Qui l'oblige à ces mots ?

TIMANDRE, montrant la Reine.

Vous voyez cette belle,
1635 Sa seule occasion cause notre querelle.

LE ROI, voyant la Reine.

Ah ciel ! En tous les lieux qu'éclaire le soleil,
Peut-on voir un objet à celui-ci pareil ?
La céleste beauté ! Les adorables charmes !
Qu'une juste raison vous fait prendre les armes,
1640 Et qu'un heureux espoir enflamme vos esprits,
Si ce divin objet en doit être le prix !
Que ces yeux sont charmants ! Qui vit jamais l'Aurore
Avoir un teint si frais sur le rivage more !
Mais c'est trop, Rosélie, estimer ses appas ;
1645 Tu ne saurais m'entendre, et ne t'offenser pas.

PÂRIS.

Vous dépeignant un jour la beauté de la Reine
Qui vous causait alors une agréable peine,
Mon discours refroidit votre amoureux souci :
Sire, désirez-vous nous refroidir aussi ?

LE ROI.

1650 Alors que tu me fis cet excès de louange,
Tu parlais d'une femme, et je parle d'un ange ;
Si la Reine avait eu les charmes que je vois,
J'eusse chéri l'honneur de vivre sous sa loi.
Pardonne, Rosélie, et prise ce visage :
1655 La vérité nous porte à tenir ce langage.
J'élève cette belle en un extrême point :
Mais ce qu'elle reçoit je ne te l'ôte point.
Parmi tant de trésors que l'univers assemble
On y peut bien trouver vos deux beautés ensemble.

PÂRIS.

1660 Sire, si cette belle était d'extraction
À mériter l'honneur de votre affection ?

LE ROI.

Connaissant Rosélie à mes vœux si cruelle,
Je ne pousserais plus de soupirs que pour elle.

PÂRIS.

1665 Sire, adressez-lui donc vos soupirs librement,
Et ne différez point cet heureux changement.
Après l'avoir traitée avec tant d'injustice,
Ses baisers seulement seront votre supplice ;
Le ciel a de tout temps votre hymen résolu,
Reconnaissez ici son pouvoir absolu.

LE ROI.

1670 Que tu me fais languir ! Rends ma doute éclaircie ?

PÂRIS.

C'est la chaste beauté qui règne en Dalmatie.

LE ROI.

Ô dieux ! Que m'as-tu dit ? Beau chef d'oeuvre des cieux,
M'est-il permis ici de paraître à vos yeux ?

LA REINE.

1675 Puisqu'il n'est plus saison de celer ma naissance,
Que Pâris m'a trahie en ma reconnaissance,
Au moins il m'est permis de parler librement,
Et je vous puis, monsieur, accuser justement :
Je puis à votre humeur reprocher mon injure,
Et vous donner les noms d'ingrat et de parjure.

LE ROI, à genoux.

1680 Pardonne à ce volage, adorable beauté,
Puisqu'il a reconnu son infidélité ;
Les charmes de ce sein couvrent un coeur barbare,
Ou tu dois excuser un mal que je répare.
1685 J'éteins en ta faveur ma première amitié ;
Si je dois espérer d'attirer ta pitié ;
À tes chastes attraits ma liberté s'engage,
Je brûle d'accomplir notre heureux mariage.
Mais qui te fait couvrir tes rares ornements
Du nom de pèlerine et de ses vêtements ?

LA REINE.

1690 La curiosité de voir cette merveille
Qui se peut assurer de vivre sans pareille,
Et par qui je n'étais qu'un objet de mépris,
Est l'unique sujet du travail que j'ai pris.
1695 Mais le sort me trahit ; Pâris m'a reconnue,
Et comme il a paru surpris de ma venue,
Ce seigneur le gaussant, a son courroux ému ;
Ils en venaient aux mains quand nous vous avons vu.

Mais que je suis confuse en ces métamorphoses !
Dois-je croire, monsieur, ce changement des choses ?
1700 Et dois-je pas encore avoir l'esprit douteux
Après avoir reçu des affronts si honteux ?
Me croyez-vous sans yeux de m'envoyer ce frère
Si dissemblable à vous ; si peu digne de plaire ;
Et jugiez-vous mon coeur si capable d'amour,
1705 Que de chérir ses vœux et l'épouser un jour ?

LE ROI.

Son mérite, madame, a des forces exquisées ;
Il a de mille coeurs asservi les franchises.
Qu'on l'amène en ces lieux, et qu'il vive content :
J'accorde à ses désirs l'objet qui lui plaît tant.

ROSÉLIE.

1710 Ô bonheur sans pareil ! ô prince magnanime
De rendre satisfait notre espoir légitime !

TIMANDRE.

Ô l'agréable jour ! Que ce déguisement
Nous comble tous d'honneur et de contentement !

ARGANT.

Oui, si mon maître et moi sommes hors de ce nombre.
1715 Ayant pu tout avoir nous n'avons que de l'ombre.
Si rien que ces beautés ne rend ses vœux contents,
Il se peut assurer de coucher seul longtemps.

Alcandre vient, amené par des gardes ; Ogier le suit.

ALCANDRE, à la Reine.

Madame, pardonnez à l'amour sans pareille
Qu'entretient en mon coeur cette rare merveille ;
1720 Quoiqu'on m'eût obligé de vous offrir ma foi,
Je n'ai pu violer celle qu'elle a de moi.
L'homme que vous voyez a la feinte conçue,
Il parut sous mon nom et vous fûtes déçue ;
Il jugeait aisément, dans le dessein qu'il prit,
1725 Qu'il n'était pas de grâce à charmer votre esprit.

OGIER.

Oh ! Voilà bien payer mon service fidèle !
Si mon visage est laid, au moins ma taille est belle ;
Et si sa majesté parle sans fiction,
Elle a senti pour moi quelque inclination.

LA REINE, en riant.

1730 Quelle dame à vos yeux ne serait pas atteinte,
Monsieur ? Je me doutai d'une pareille feinte :
Voyant la majesté de ce jeune seigneur,
Certain instinct me fit lui rendre de l'honneur.

LE ROI.

1735 Mon frère, bénissez cette heureuse journée
Où cette belle fille à vos vœux est donnée :
Rosélie est à vous, possédez sa beauté,
Et je serai, madame, à votre majesté,
Si je dois espérer d'obtenir cette gloire,
Si des crimes passés vous perdez la mémoire.

LA REINE.

1740 Les reproches, monsieur, sont ici superflus,
Et je veux oublier ce qui ne sera plus ;
L'honneur veut que je sois à vos vœux accessible,
Afin de réparer un affront si sensible ;
Je romps tous mes desseins et vous rends vos liens.
1745 Envoyons là-dessus vers les Dalmatiens.

ALCANDRE.

Comment satisferai-je à ce plaisir extrême ?
Vous me donnez, monsieur, à la beauté que j'aime.
Alcandre, glorieux entre tous les amants,
Est-il un bien pareil à tes contentements !

LA REINE, montrant Florinée.

1750 J'offre encore à Pâris cette belle parente ;
Ne consentez-vous pas à l'avoir pour amante ?

PÂRIS.

Je serais accusé de trop d'aveuglement,
Si je n'adorais pas un objet si charmant.

FLORINÉE.

1755 Et j'aurais mérité le titre de barbare,
Si je ne chérissais une faveur si rare.

LE ROI.

Entrons ici, madame, et ne différons point
Un bien qui rend nos coeurs satisfaits de tout point ;
Qu'un heureux mariage, en l'ardeur qui nous presse,
À chacun des amants accorde sa maîtresse.

Tout le monde sort, excepté Argant et Ogier.

ARGANT.

1760 On ne nous comprend point en ce rang bienheureux ;
Le flambeau de l'hymen ne luira que pour eux :
Ogier, que ferons-nous ?

OGIER.

Si j'étais prince encore,
Je te ferais présent de quelque jeune Aurore ;

J'en choisirais pour moi, nous aurions trop de bien :
1765 Mais mon trône est à bas, et je ne suis plus rien.

FIN

Privilège du Roi.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés et féaux conseillers, les gens tenants nos Cours de Parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, baillifs, Sénéchaux, Prévôts, leurs lieutenants, et autres nos justiciers et Officiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé TOUSSAINT QUINET Marchand Libraire, Nous a fait remontrer qu'il désirerait faire imprimer un livre intitulé, L'Heureuse Constance, Tragi-Comédie, composée par le Sieur de Rotrou : Ce qu'il ne peut faire sans avoir sur ce nos Lettres, humblement requérant icelles. À ces causes , désirant favorablement traiter ledit exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces présentes, de faire imprimer, vendre et débiter ledit livre en tous les lieux et terres de notre obéissance, par tels imprimeurs et libraires, en telles marges et caractères, et autant de fois qu'il voudra, durant le temps et espace de sept ans entiers, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, faisant défenses à tous imprimeurs, libraires, et autres de quelque condition qu'ils soient, tant étrangers que de Notre Royaume, d'imprimer, vendre ni distribuer en aucun endroit ledit Livre, soit entier ou en partie, sans le consentement de l'exposant ou de ceux qui auront droit de lui en vertu des présentes, ni mêmes d'en prendre le titre, ou le contrefaire, en telle sorte et manière que ce soit, sous couleur de fausses marges ou autre déguisement ; Sur peine aux contrevenants de trois mil livres d'amende, applicable, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, et l'autre tiers à l'exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous dépens, dommages et intérêts : Même si aucun libraires ou imprimeurs de notre Royaume, ou étrangers trafiquants en icelui étaient trouvés saisis des exemplaires contrefaits, Nous voulons qu'ils soient condamnés en pareilles amendes, dépens, dommages et intérêts, que s'ils les avaient imprimés ou faits imprimer : À condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Livre dans notre Bibliothèque publique, et un autre en celle de notre très cher et féal le Sieur Séguier, chevalier, Garde des Sceaux de France, avant que pouvoir exposer ledit livre en vente, à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles nous voulons et vous mandons que vous fassiez jouir et user pleinement et paisiblement ledit exposant, ou ceux qui auront charge de lui, faisant cesser tous troubles et empêchements, si aucun leur était donné. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre un extrait des présentes, elles soient tenues pour dûment signifiées, et que foi soit ajoutée comme à l'original. Mandons en outre au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des présentes tous exploits nécessaires, sans demander autre permission. CAR tel est notre plaisir, nonobstant clameur de Haro, charte Normande, prise à partie et lettres à ce contraires. Donnée à Paris le 27 jour de Novembre l'an de grâce 1635. Et de notre

règne le vingtième. Signé, Par le Roy en son Conseil,

DEMONCEAUX.

Et ledit Quinet a associé audit privilège Antoine de Sommaville aussi Marchand Libraire, le temps porté par icelui pour en jouir le temps porté par icelui.

Achevé d'imprimer le 6 Décembre 1635. Les Exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].